
U d'/ of Ottawa
39003000467133

LE COMTE DE CHAMBRUN

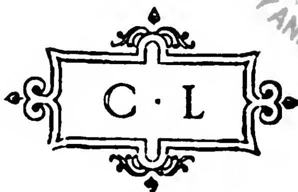
SES ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

COMPTES RENDUS DE LA PRESSE

AVEC UNE INTRODUCTION
PAR DICK MAY







PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

—

1889



NOTICE BIOGRAPHIQUE

Peu d'existences ont été aussi remplies que celle du comte de Chambrun. On l'a défini : un homme d'État doublé d'un penseur et d'un poète ; et l'on a pu dire, non moins justement, qu'il avait été à la fois homme politique français et homme d'État cosmopolite. C'est indiquer dans quel champ étendu a su se mouvoir ce vaste esprit qui, véritablement, a fait « le tour des connaissances humaines » en se passionnant pour toutes, et qui peut, sans outrecuidance, s'appliquer à lui-même la définition de Descartes : « La philosophie est le don de discuter sur toutes choses ».

Joseph-Dominique-Aldebert de Pineton, comte de Chambrun, est né à Paris, le 19 novembre 1821, d'une très ancienne et très noble famille de la Marche. « Il fit, nous apprend un de ses biographes, les plus brillantes études de droit. Sous-préfet de Toulon en 1850, de Saint-Étienne en 1851, il fut appelé à la préfecture du Jura le 26 novembre de la même année, et donna sa démission en octobre 1854. Membre du Conseil général pour le canton de Villefort, il entra au Corps législatif en 1857, comme unique candidat du gouvernement pour l'unique circonscription de la Lozère. En 1863, il fut réélu, mais comme candidat de l'opposition, par 17,871 voix sur 29,517 votants. Il l'emporta encore en 1869, malgré les efforts redoublés de l'administration. On lui avait opposé, comme candidat officiel, M. Frédéric Barrot, fils du grand référendaire du Sénat. »

Dans toutes les sessions des législatures dont il fit partie, M. de Chambrun se fit remarquer par la plus active participation au travail des bureaux et des commissions, et on

le compta parmi les promoteurs de plusieurs propositions des plus importantes. Il en fut de même à l'Assemblée nationale de 1871, et, par la suite, au Sénat, où il fut également appelé à siéger.

Depuis peu d'années, il a renoncé à la politique active; mais, en leur faisant ses adieux, il présentait aux électeurs de Marvéjols son frère, M. le vicomte de Chambrun, qui fut élu sans concurrent en 1876, réélu en 1877. Le vicomte mourut en 1880. Après ce deuil, M. le comte de Chambrun s'est détourné des luttes de la vie politique pour se réfugier dans les régions sereines de la philosophie et de l'art. L'activité qui a caractérisé les diverses phases de sa carrière ne l'a pas abandonné dans la féconde retraite où il consacre, avec une admirable chaleur d'âme, les étonnantes ressources d'une imagination créatrice au premier chef, les forces mûries d'une intelligence cultivée sans relâche, à la recherche loyale autant que passionnée du vrai, du bien et du beau.

Le comte de Chambrun a beaucoup étudié,

beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu. Une rare expérience des hommes et des choses vient ajouter une valeur toute particulière aux déductions qui sont le fruit de ses hautes spéculations. « Il ne conclut et ne théorise jamais, lisons-nous dans une étude de M. Camille Privat, qu'après d'immenses accumulations de faits recueillis depuis trente années au jour le jour, en France et en Europe, et sans cesse annotés, réunis, séparés, interrogés, avant d'être transformés en doctrines et en idées. » Ainsi s'explique la portée exceptionnelle de ses vues sur la politique, en même temps que le côté pratique des conclusions qui en sont la conséquence logique et naturelle. Il a d'ailleurs constaté lui-même que la politique « repose avant tout sur la pratique des réalités, sur le maniement des affaires, sur l'action ». C'est de ce principe qu'il s'est inspiré en écrivant ce magistral « essai » à la manière anglaise, qui a pour titre : *Fragments politiques*. M. Caro, chargé de présenter cet ouvrage à l'Académie française, lui a consacré un lumineux et très éloquent rapport :

« C'est, a-t-il dit, le résumé des méditations d'une intelligence vouée à l'étude théorique et pratique des problèmes qui ont agité notre génération, et qui contiennent, dans leurs solutions encore incertaines, l'avenir de la France. »

C'est là, et c'est dans une très curieuse et très intéressante brochure : *De l'Institution d'une Régence,* que l'on trouvera réunies les opinions de M. de Chambrun sur la situation actuelle de l'Europe et de la France, opinions qui vont plus loin que les faits présents, car elles sont basées sur la nature même des choses, sur les deux termes essentiels dont se compose la vie de la civilisation : la permanence et le renouvellement, la continuité et l'évolution.

En fait, le régime parlementaire possède toutes ses sympathies; mais la forme qu'il doit affecter le laisse relativement indifférent : il n'est pas de ceux qui croient aveuglément à la vertu d'un mot. Combien, cependant, nous aimerions à savoir si les événements récents et actuels n'ont point quelque peu mo-

difié sa confiance dans les principes du gouvernement représentatif tels qu'il les exposait il y a environ quinze ans! Espère-t-il toujours que la nation française puisse, un jour, réunir « toutes les conditions d'un être pensant? » Du moins, sommes-nous sûr qu'aujourd'hui, plus que jamais, il écrirait encore cette phrase de plus en plus vérifiée avec le temps : « La révolution française n'est pas finie; elle dévore la substance, la réalité de la France, la réduisant à une puissance de second ordre, ne lui laissant que des idéalités, que son génie ».

Pour compléter ce que nous aurions à dire de M. de Chambrun homme politique, il conviendrait de parler ici à nouveau de son beau travail sur *Guizot, Tocqueville, Thiers*, et de sa *Théorie de l'espace et de la durée,* que nous avons analysée sommairement au mois d'octobre. L'espace dont nous disposons ici nous le permet d'autant moins que nous ne nous reconnaissons malheureusement pas ce don de la condensation et de la synthèse que M. de Chambrun possède à un degré surpre-

nant. Bornons-nous à faire observer que l'histoire lui apparaît comme un être animé, comme une femme dont il a étudié la psychologie avec une sagacité merveilleuse, avec une puissance d'analyse poussée à son dernier terme, et annonçons seulement qu'il prépare un grand ouvrage sur les *Principes de la Civilisation.*

Il nous reste en effet à donner un court aperçu de ses idées sur le beau. Le comte de Chambrun, dans ses classifications, lui assigne six formes ou six manifestations bien distinctes : nature, architecture, sculpture, peinture, musique, poésie; et c'est dans cet ordre qu'il établit leur hiérarchie.

Un poète, entre tous, possède son admiration tout entière, et ce poète, c'est Shakespeare, qu'il oppose avec avantage à tous ses rivaux. Il ne trouve au même degré qu'en lui et en Beethoven « cette portion de prédestination, de mystère et d'inconnu qui participe de la folie » et qui caractérise la plénitude, la sublimité du génie. Il l'estime supérieur même à Corneille, au *grand* Cor-

neille, qui, cependant, « forme avec Bossuet, avec Descartes, la triple et la plus lumineuse auréole de la patrie ». Ce qui ne l'a pas empêché d'ailleurs de consacrer à Corneille plusieurs pages superbes, où notre grand tragique est loué d'une façon digne de lui. Pour M. de Chambrun, *Polyeucte* eût mérité d'être récité en pleine cathédrale de Rouen, lors du centenaire de Corneille ; les deux héros du *Cid* sont, pour lui, la première et la plus belle création qu'ait enfantée une poésie mâle et fière qui n'est pas sans analogie avec la peinture de Michel-Ange ; enfin il préfère, malgré ses rugosités, la vigueur du style de Corneille à la douceur du style de Racine, et il établit entre l'âme de l'auteur de *Cinna* et celle du chantre de *l'Iliade* des rapports qu'il a probablement été le premier à signaler.

Quant à Molière, M. de Chambrun salue en lui cette intensité de *vis comica* qui n'exista jamais à puissance égale que dans Aristophane et Cervantes. Il est, avec eux, le seul poète qui ait élevé le rire à la hauteur du grand art, à la hauteur de l'ode et de l'épopée.

On ne contestera pas, croyons-nous, la parfaite justesse de ce jugement ; mais, en arrivant plus près de nous, peut-être les appréciations de M. de Chambrun sur la poésie au XIXe siècle soulèveraient-elles plus d'objections. Il la définit : une poésie de décadence, et elle lui semble surtout représentée par Alfred de Musset, dont il n'hésite pas à placer la muse blessée au-dessus des muses de Lamartine et de Byron. Notre temps abaissé se reflète exactement dans son génie : « Toute la déraison s'y rencontre avec les splendeurs, les magnificences, les extases de la poésie, du sentiment et du langage ; mais ses adorables héroïnes n'inspirent ni l'admiration, ni le respect, et cela seul suffirait à lui constituer, vis-à-vis de ses grands ancêtres, une irrémédiable infériorité. »

Ce n'est qu'après la poésie que M. de Chambrun place la musique : elle a toutefois, si l'on peut ainsi parler, ses tendresses les plus ferventes ; car, frappé de cécité depuis quelques années, c'est à elle qu'il a demandé ses suprêmes consolations. Elle lui a peut-être in-

spiré ses accents les plus éloquents; et nous même, qui nous confessons de nous être, jadis, diverti malicieusement à la lecture du paradoxal ouvrage de Victor de Laprade : *Contre la musique,* nous n'avons pu nous défendre d'une émotion vive, l'émotion que communique la plénitude du sentiment du beau, devant ces méditations inspirées que M. de Chambrun a écrites sous forme de dialogue, et qu'il a intitulées : *Le Philosophe et la Muse.* Nulle part ailleurs nous ne croyons qu'on ait parlé aussi noblement des œuvres d'art musicales modernes et contemporaines, de leurs auteurs et de leurs interprètes. M. de Chambrun exalte Beethoven au-dessus d'Haydn et de Mozart; il préfère, ou du moins il croit préférer, Rossini à Meyerbeer; mais comme il parle de l'un et de l'autre! Enfin, il ose qualifier de « monstre » la musique dite « scientifique », et c'est assez indiquer ses répugnances et ses goûts.

Nous ne pouvons terminer cette trop brève notice sans rappeler aux lecteurs de ce journal trois gravures publiées dans nos colonnes il

y a quelques années, et reproduisant trois statues, trois purs chefs-d'œuvre dues au ciseau de M. Eugène Guillaume : la Foi, l'Espérance, la Charité. Ces trois statues n'étaient pour ainsi dire que le résumé plastique des idées personnelles de M. de Chambrun en philosophie et en art; c'était son propre rêve, son propre idéal réalisé par un artiste digne de s'associer à sa pensée et de lui donner une forme égale à elle. La Foi, l'Espérance, la Charité, c'est le vrai, le beau et le bien. « Muses, elles chantaient en Grèce, a dit lui-même M. de Chambrun ; théologales, elles priaient au moyen âge; vertus, elles pensent aujourd'hui. »

Les voici, vivantes à jamais, pour les âmes et pour les yeux. La Foi montre la Loi d'un geste ferme; l'Espérance assemble une couronne toujours fraîche, jamais terminée; la Charité, aux yeux chastement baissés, entourant de ses bras des enfants qui se pressent autour d'elle, personnifie le devoir, le sacrifice, la *dation*. L'inspiration est une et complète, et l'exécution est parfaite. « Heureux,

a parfaitement dit Mme Marie Dronsart, heureux qui peut faire de tels rêves et les transformer en une réalité si belle ! » Ces trois statues ont d'abord figuré dans l'admirable et très artistique demeure du comte de Chambrun, à Paris, qui est l'ancien hôtel de Condé, construit en 1786, par Brongniart, pour la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon. Elles doivent ensuite faire l'ornement de la splendide propriété qu'il possède dans les Alpes-Maritimes, en face de la mer et des Alpes; et elles sont enfin destinées : la Charité à être placée sur son tombeau, la Foi dans l'église Notre-Dame, et l'Espérance au Conservatoire, dans la maison de Glück et de Méhul.

ANNEXE

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du 25 novembre 1880.

Présidence de M. Gambetta

M. LE PRÉSIDENT. Messieurs, je ne veux pas clore la séance sans faire part à la Chambre d'une nouvelle douloureuse.

Voici la lettre que j'ai reçue de notre ancien collègue à l'Assemblée nationale, M. de Chambrun. J'en donne lecture à la Chambre :

« Monsieur le président,

« Au nom de la famille, j'ai la douleur de vous informer de la perte qu'elle vient de faire en la personne de mon frère, M. le vicomte de Chambrun, député de la Lozère, décédé hier, 24 novembre, en son château d'Houdemont, près Nancy. Je vous prie de vouloir bien faire part de cette triste nouvelle à ses collègues.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le prési-

dent, votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : « Comte DE CHAMBRUN. »

Messieurs, je crois être l'interprète de tous les membres de cette Chambre, en exprimant les regrets que cette nouvelle nous cause, et en rendant l'hommage qui lui est dû à la mémoire d'un homme qui appartenait à une famille parlementaire, qui s'était distingué au service de son pays comme militaire, et qui avait toujours, au milieu de nous, malgré la division des opinions, marqué par son urbanité, sa courtoisie et la loyauté de ses sentiments. (*Marques unanimes d'assentiment.*)

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Charles de Rémusat, le 10 décembre 1871, écrivait à M. de Chambrun, après lecture de ses *Fragments politiques* : « Je trouve, à mesure que les questions se présentent, à m'instruire et à réfléchir... ».

Le désir d'apprendre et le besoin de réfléchir sont le privilège redoutable et précieux d'une élite. Il faut savoir beaucoup pour mesurer le relatif de cette science, chèrement acquise. Et pour aimer à comparer, à raisonner, à « réfléchir » sur ces « questions qui se présentent » l'une à la suite de l'autre et l'une

amenée par l'autre, sans trêve, sans miséricorde, sans but apparent et sans point d'arrivée conjecturable, comme le perpétuel déroulement d'une courroie sans fin autour d'un treuil impassible, il faut se reconnaître un esprit singulièrement ferme, courageux, équilibré, — réfractaire aux incertitudes et aux vertiges de la contemplation et de l'espace.

I

Car, veuillez y prendre garde :

Choisir son point d'appui dans la politique militante, administrative et électorale;

De là, comme d'un tremplin, prendre son élan et retomber, sans étonnement, dans les régions plus calmes de la théorie doctrinale, sinon doctrinaire, de la spéculation constitutionnelle et sociale, — de la politique philosophique, si l'on veut;

Continuer à s'écarter de son point de départ, sans effort, tout naturellement « à mesure que les questions se présentent » et



Photographie Ad. Braun et

[illegible] plus ou
moins [illegible]
vers [illegible]
[illegible]

[illegible] sou-
[illegible] ver
[illegible]

[illegible] su-
perle, [illegible]
des [illegible] des
antithèses, du [illegible] la rare

Photographie Ad. Braun et

en suivant le fil, de la politique philosophique à la philosophie politique, puis à la philosophie pure;

Poursuivre sa marche divergente et ascendante; du sol tangible et ferme s'élancer dans les nues, passer de la psychologie — plus ou moins expérimentale — à la psychologie universelle, puis à la métaphysique, puis à la prophétie;

A cette hauteur inquiétante, et laissant loin derrière soi tous les compagnons des premières étapes, se trouver seul sans se troubler de son isolement; se reformer une société de tous ceux, — artistes, poètes et voyants, — qui fréquentent la cime âpre de la sublimité, de la divination et du rêve;

Avec une surprenante aisance et une souplesse d'assimilation sans égale, se trouver comme chez soi dans cet Olympe, s'asseoir d'emblée sur le trépied du génie absolu;

Étaler un dédain transcendental et superbe, faire abstraction des différences et des oppositions, des contradictions et des antithèses, du temps, du milieu, de la race,

du caractère, du tempérament, de la forme; évoluer avec une bonne grâce d'audace bien aristocratique et bien française entre Beethoven et Shakespeare, Homère et Michel-Ange, Raphaël et David, Corneille et Phidias, Louis XIV, Barberousse, Charlemagne, et le saint farouche de Canossa; comparant toutes ces exceptions, jaugeant, pesant, mesurant, étiquetant, numérotant, classant, avec un labeur de bénédictin et la plus admirable sérénité de conscience, — cette « sérénité majestueuse » dont parlait un jour l'un des doyens de l'Académie française;

Par un dernier effort, ou plutôt (car il n'y a point d'effort dans l'œuvre ni dans le « cas » de M. de Chambrun : il n'y a que le développement logique d'une méthode et la dilatation infinie d'un « moi » singulièrement robuste et touffu...) par un dernier mode de son ascension, s'élever au-dessus même de ces rois du génie humain, perdre de vue la terre des hommes, et planer — sans étonnement, toujours — dans le voisinage aveuglant de la Divinité elle-même; s'entretenir avec elle, re-

cueillir les paroles brûlantes, les conseils de miséricorde et les divinations d'avenir de ses trois hypostases — et les reporter à la terre, toutes mystiques encore de leurs profondeurs ignorées, tout obscures de l'excès de lumière d'où elles jaillissent;

Tout le long de cet étonnant périple avoir fait l'école buissonnière avec la bonne humeur d'un pèlerin qui a le temps, ayant le gousset garni et, dans son havresac, une confortable préparation d'étapes : butinant, récoltant, collectionnant, laissant là parfois la contemplation et la fréquentation des astres pour regarder à gauche et à droite et même en bas, bourrant son escarcelle d'une confusion pittoresque de richesses, des observations, des maximes, des visions, des faits, et de la théologie, de l'histoire, du dogmatisme, de l'érudition, de l'art, de la poésie, des langues, de la religion, de la physiologie, — voire même un rien de transformisme et des velléités d'explication des symboles : de quoi effrayer le plus passionnément fouilleur des archivistes... ;

Ayant enfin accompli son cycle, et redes-

cendu à terre par la simple logique de son mouvement, — s'enfermer dans son cabinet, grouper autour de soi toute une petite cohorte de secrétaires et de spécialistes, historiens, linguistes, philosophes,

Et posément alors, méthodiquement, logiquement, s'inspirant de Descartes, de Leibnitz et de Maine de Biran, de Guizot (pris à rebrousse-poil d'ailleurs), voire même un peu de Darwin et de M. Pasteur pour se composer de toutes pièces une méthode originale, — condenser la masse de ses recherches, de ses découvertes et de ses intuitions dans une série de travaux, sans lien apparent, sans corrélation extérieure, mais solidement soudés les uns aux autres par une carcasse interne, articulés sur la même personnalité débordante et notant, avec une certitude et une sincérité rares, un état d'âme ou une étape sur la route de l'universelle synthèse [1],

Telle est l'œuvre tentée par M. de Cham-

1. En attendant la synthèse même, qui nous est promise dans deux publications annoncées : *les Principes de la Civilisation* et *Strophes et Antistrophes : mon Épode.*

brun. Œuvre formidable, décourageante au vulgaire des intelligences et des curiosités, discutable dans ses parties comme dans son plan général, mais très certainement originale, noble par l'ampleur désintéressée de sa conception; intéressante pour tous ceux qui cherchent l'auteur au delà du livre, et s'attachent à démêler un type humain à travers tous les flottements, toutes les ondulations, tous les trompe-l'œil de la parole écrite.

II

Mlle Clarisse Bader a cherché à rendre cette œuvre accessible au public. Elle a fait paraître sous ce titre : *Le Comte de Chambrun, ses Études politiques et littéraires,* un volume d'extraits, reliés par un commentaire dont la préoccupation admirative et modeste est, avant tout, de mettre en valeur ces fragments choisis. En suivant cette pensée de simplification et d'élimination, on a eu l'idée de réunir en une brochure, — bien à la portée, celle-là,

du grand public, — les comptes-rendus de la presse sur cet ouvrage.

On trouvera une amusante diversité dans ces commentaires. Les uns s'attaquent plus spécialement au philosophe, d'autres au chrétien, à l'historien, au dilettante, chacun tirant à soi, dans l'allure de son attitude personnelle, et se faisant de son auteur une image à soi, plus ou moins calquée sur sa propre image. A vrai dire, ces critiques spéciaux sont excusables d'avoir porté sur l'auteur des *Fragments politiques* et de *le Philosophe et la Muse,* à peu près chacun le jugement de sa spécialité. Ce n'est pas leur affaire de dissocier, puis de recombiner selon la formule les deux ou trois individus qui font bon ménage dans la complexe personnalité de M. le comte de Chambrun.

Puisqu'il m'a été demandé de mettre cette clef entre les mains du lecteur embarrassé, j'essayerai de m'acquitter de ma tâche le plus clairement qu'il me sera possible, — non sans frissonner secrètement dans l'effroi de l'honneur qui m'est fait.

III

Mlle Bader a défini le comte de Chambrun : un psychologue au XIXe siècle. Et l'expression est juste, mais à la condition, je crois, d'en scinder les termes. Il y a dans M. de Chambrun un psychologue et un homme du XIXe siècle, — un contemporain. Et les dissentiments qui les séparent sont atténués, fondus en simples dissonances d'harmonie, par l'action incessante et puissante d'un troisième facteur : le poète que ce logicien porte en lui.

I. — LE PSYCHOLOGUE.

C'est lui qui a mis M. de Chambrun en route. C'est lui qui a inspiré au chercheur cette curiosité infinie et absorbante, la curiosité de l'âme : d'abord de son âme à lui, ce qui est le fait de tout psychologue qui se respecte — et celui de Descartes qu'il salue, très bas, comme son guide et son chef d'école ;

puis de l'âme de la patrie, qu'il cherche à définir, à dégager des limbes du temps et des souillures des hommes...

La conception et le plan d'étude du philosophe s'élargissent alors, dans le mouvement et la logique que j'ai tenté d'indiquer. L'âme qu'il vénère déborde les frontières délimitées de la patrie. Elle devient l'âme de l'Europe, puis l'âme de l'humanité. Et cette âme, dont le christianisme est ici-bas l'incarnation la plus parfaite, communique par lui avec l'essence même de la Divinité. Va-t-elle se fondre au large sein de l'âme universelle, de l'âme divine, créatrice et fin du Cosmos?... M. de Chambrun a vu le danger, il s'est dérobé à temps. Il s'est appuyé au bâton tutélaire de la Foi, et ce bâton n'était pas un roseau d'Égypte : il est resté solide et secourable en sa main. Et lors même qu'il se complaisait en des hauteurs ou en des profondeus de vertige où mon œil de myope renonce à le suivre, même avec des lunettes, — je suis très sûr qu'il est resté en terrain ferme, très éloigné des hétérodoxies de l'émanation ou

de l'absorption, à bonne et égale distance, de Spinoza et de Çâkya-Mouni.

Cette recherche de l'âme, cependant, n'est pas un vain jeu d'esprit. Elle aboutit, chez M. de Chambrun, au désir, à la découverte et à la pratique de la vertu. Elle est, si vous voulez, une des catégories de la morale. Écoutez-le plutôt :

«... Ame immortelle, rayon divin de la face éternelle, qui êtes en moi, m'animez, constituez, formez, vous n'y êtes et vous n'y demeurez, vous ne me gardez dans le temps, vous ne me sauvez dans l'infini que par la vertu, le devoir, la dation. Ce n'est point le sacrifice, sacrifice sanglant du Calvaire ou non sanglant et commémoratif de la messe et de la prière commune ou particulière. Ce n'est point le dévouement de saint François, de sainte Thérèse et de l'Imitation : ce dévouement, ce sacrifice n'existent qu'en des missions prédestinées, des vocations mystérieuses, des époques suprêmes de l'histoire du monde. Non, c'est la dation, la bonne, simple, humaine, religieuse dation de ses facultés, de

son bien, de son esprit, de son cœur à son parent, son frère, son ami, depuis l'humble et petite créature dont l'œil, le flair nous attendaient et cherchaient, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, la patrie, l'Europe, l'humanité... »

Cette psychologie n'est pas précisément celle de M. Paul Bourget. Ce n'est pas non plus celle de M. Guy de Maupassant ni de M. Ribot. Pour lui trouver un point de comparaison, il faudrait traverser le détroit, s'adresser aux compatriotes de ce Dickens que M. de Chambrun aime d'une si vive tendresse, ou courir à l'autre bout de l'Europe, jusqu'à cette « Slavie » à laquelle il prédit un si resplendissant avenir. Après quoi il ne serait pas difficile d'indiquer une fois de plus comment, en cette nature singulière, complexe éminemment dans son développement interne, et parfaitement une dans la direction et le dessein de sa vie, la logique parmi tous les écarts ne perd jamais ses droits... Mais c'est assez d'analyse. Rendons la parole au comte, et laissons-le nous donner en quelques lignes, écrites il y a quelques jours à peine, la der-

nière expression, la totale « synthèse » de sa vie et de ses travaux psychologiques.

Il s'agit d'une statue d'Aristide dont une réduction se trouve dans un des salons de son magnifique hôtel, tout proche de son portrait :

« ... C'est la vertu du stoïcisme, dit-il, à laquelle j'ai substitué plus tard la vertu du christianisme, la Charité, que j'ai placée sur mon seuil en attendant qu'elle figure sur mon tombeau... »

2. — L'HOMME DU SIÈCLE.

M. le comte de Chambrun est aristocrate de naissance, de fortune et d'habitudes. Il est chrétien d'hérédité et de choix, chrétien et catholique ; catholique fervent, apostolique et romain. Il est conservateur, par tradition, par réflexion et par goût. Il est philosophe, et cartésien de cœur. Il est psychologue, non de la conscience individuelle, ou d'un état particulier des âmes, ou de l'être obscur d'une race — mais de l'humanité tout entière, dans

toute la profondeur, insondée et inquiétante, de « l'Espace et de la Durée », dans le champ « infini » de « la Géographie et de l'Histoire ». La générosité et la généralisation sont les facultés maîtresses de ce fils des croisés et des classiques. Il se place trop haut, dans sa propre mensuration des êtres et des choses, pour se ravaler jusqu'à l'observation modeste et patiente des faits. Il ne perd pas son temps à dresser des planches d'anatomie morale, avec des lenteurs, avec des minuties de décomposition qui sentent son analyste et son plébéien d'une lieue. Du sommet où il s'est isolé pour contempler le monde, il s'élance d'un coup d'aile superbe, et va terminer son assomption dans les enivrantes et éblouissantes synthèses, dans les majestueuses révélations de la physiologie générale — et intellectuelle, s'entend.

Vous me direz que cette physiologie, où l'induction est remplacée par l'intuition, et la recherche expérimentale par la divination prophétique, ressemble singulièrement à de belle et bonne et nuageuse métaphysique ? Je

le sais bien, et M. de Chambrun s'en doute, croyez-le, au moins autant que vous et moi. Et c'est ici que nous allons relever ensemble la suggestive contradiction de ce caractère, énergiquement empreint d'hérédité et dominé non moins énergiquement par le milieu; assemblage d'éléments triés presque tous en dehors du siècle, et dont la combinaison, opérée dans l'atmosphère et sous l'influence du siècle, porte, creusée à vif, la griffe robuste et ironique du siècle.

Observez-le. Au faîte de sa plus hardie synthèse, il se prend à concevoir des inquiétudes, des retours, des doutes. Il se demande si ce bel édifice est bien solide, s'il ne se balance pas un peu en l'air, au péril de l'aquilon. Il en a tant désiré, tant admiré le couronnement, qu'il ne se rappelle pas s'il a maçonné des bases à son temple. Il se trouve un peu dans la situation d'un Bonvalot débarqué en ballon sur le vierge plateau d'un Pamir. En sa curiosité légitime et avec une belle loyauté d'explorateur, il en veut pourtant connaître les défilés d'accès. Et il revient,

il cherche, il étudie, il confronte, il confirme, avec un zèle de bollandiste, une conscience d'oratorien, et l'avide et inquiète curiosité d'un épigraphiste de l'École des Chartes. Il écrira loyalement :

« On me dit que ma méthode est originale, que d'ordinaire et communément on descend le cours des âges au lieu de le remonter ; on me dit que, prenant ainsi mon point de départ dans ma conscience, je puis facilement tomber dans cette erreur, de faire de l'histoire non point objective et réelle, mais subjective et plus ou moins personnelle et imaginaire... »

Et il ne se rassurera qu'en s'affirmant à lui-même la nécessité de procédés scientifiques, au moins dans la « mise en œuvre, et d'habileté, et de prudence... ».

Et ce ne sont pas là des mots. Ces procédés, cet outillage de la science contemporaine, M. de Chambrun cherchera à se les approprier. Il en demandera l'explication technique et le maniement pratique à des maîtres de la jeune Université. Il chérira toujours Descartes, avec quel lyrisme de tendresse !... mais

il ne pourra s'empêcher de le trouver un peu « vieux jeu ». Il remarquera avec indulgence que son maître après tout ne pouvait pas savoir grand chose, ni en physiologie, ni en chimie. Il le trouvera un peu mou aussi. En s'épaulant — comme pour s'autoriser — sur les systèmes moins contemplatifs, plus « pratiques », de Maine de Biran et de Leibnitz, il ira jusqu'à porter une main sacrilège sur l'arche d'alliance, sur le glorieux axiome, qu'il reformulera ainsi : « *Je veux, donc je suis* ».

Il ne s'en tiendra pas là. Mis en goût de révolte et séduit par les charmes perfides du moderne, il poursuivra son évolution caractéristique et loyale. Un de ses amis pourra prétendre, avec une admiration quelque peu malicieuse, qu'il est disciple à la fois de Platon et de Descartes, d'Aristote et de Leibnitz, de Kant, de Bossuet, de Pascal... L'ami se trompera dans son jugement, ce qui est généralement le propre des amis. Ce n'est pas simultanément, c'est successivement que M. de Chambrun a parcouru tous ces systèmes. Mû par cette curiosité distinguée qui pousse

l'homme de notre fin de siècle à la recherche personnelle de la vérité et à la poursuite d'une conception originale du monde, il en verra bien d'autres. Il lira Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, — Darwin !... et, dame ! il subira, à son insu tout d'abord, malgré lui ensuite, puis consciemment, puis voluptueusement, — l'immortelle volupté du fruit défendu pour les âmes pieuses — l'écrasante influence de la doctrine évolutionniste. Il en sera saisi, obsédé. Il y reviendra presque continûment, à propos de tout :

« La civilisation d'aujourd'hui vient de celle d'hier, laquelle venait de celle d'avant-hier... En la civilisation, en l'humanité est une série ascendante... Le progrès... s'accomplit éminemment par les développements successifs et lents... La loi d'un perpétuel devenir régit tous les ordres de la nature, la création entière... » Un cartésien transformiste ! Il était réservé au siècle de M. Renan de produire ce type, ou, pour parler comme M. de Chambrun, cette « synthèse » unique...

Cette course à fond de train à travers l'his-

toire, les philosophies et les mondes, a mis son esprit en mouvement et en belle humeur. Il ne s'est pas engourdi dans l'adoration passive de l'idéal élu. Il espère toujours en une christianisation, en une Arcadie finale des peuples, sous les trois modes de la charrue, de l'épée (purement honorifique) et de la croix. Il croit aussi, toujours, à l'efficacité de sa méthode synthétique pour atteindre l'âme de l'humanité, la tirer de sa gangue, la définir, la démontrer. Mais il sait compter avec nos doutes, nos lenteurs, nos hésitations et nos refus. Ce télescopiste est plein d'estime pour les micrographes, et son intelligence élargie conçoit l'équivalence de tous les systèmes dans l'universelle incertitude des indécis. Catholique, il écrira à un incrédule :

« Je suis trop philosophe pour ne pas être, non pas tolérant, je n'aime pas ce mot, mais admettant et reconnaissant tous les droits, l'entière indépendance des esprits sincères et cultivés... »

Royaliste, il s'accommodera très bien d'une république modérée, et développera sur le

même plan le double programme d'une constitution, monarchique ou républicaine indifféremment, dans la même formule constitutionnelle.

Conservateur, il écrira, au sujet de la notation de ses livres, au dos de celui de Mlle Bader :

« Je tiens beaucoup à cette brochure (*De l'institution d'une régence*), mais je n'ai pas voulu l'inscrire parce qu'elle me donne une apparence trop « droite », et que j'ai toujours professé le respect du gouvernement légal de mon pays, qui est en ce moment non pas la monarchie, mais la république... »

Quand un vénérable prêtre écrira en sa foi ardente : « M. le comte de Chambrun... conclut que le christianisme doit être libre, c'est-à-dire que son chef doit être un souverain indépendant sur le patrimoine que lui ont légué les siècles... », il n'établira cette concordance entre ses désirs et la pensée de l'auteur qu'en tirant fortement sur la corde. Il aura oublié, ou il ignore que M. de Chambrun, s'il est religieux avec réflexion, refuse formelle-

ment de se laisser « enfroquer ». Mais le révérend est persuadé comme moi que ce patriote, s'il faisait encore partie de nos assemblées, le cas échéant refuserait énergiquement sa voix à une nouvelle expédition de Rome.

Enfin cet aristocrate écrira, dans la sincérité sans « pose » d'une correspondance d'ami : « Ma méthode est un incessant labeur, et mon symbole une bêche de terrassier, avec le dernier mot d'ordre qu'ait donné à son armée Septime-Sévère défaillant et mourant : *Laboremus...* ».

3. — LE POÈTE.

Ne vous effrayez point de tant de contradictions, et soyez sans inquiétude sur la cohabitation de ces frères ennemis. Voici venir le conciliateur et le modérateur par excellence, l'être de joie dont la souveraineté heureuse fera fondre tous les discords, le messager de l'idéal arrivant dans un rayon de lumière dont les ondes d'or se répandront, baignant de clartés les recoins obscurs, noyant de re-

flets les ombres et les atténuant en demi-teintes, en oppositions discrètes et adroites, se mettant habilement en valeur, au lieu de se combattre et de se contrôler l'une l'autre.

Poète, M. de Chambrun l'est sans cesse et avec délices. Non par la facture du vers ou le rythme berceur de la prose, mais par l'inspiration qui lui vient toujours de haut : de si haut que parfois nous ne pouvons guère, nous autres du commun des martyrs, en pressentir sans quelque trouble le stellaire point de départ... Et il est poète aussi par l'intuition, dont il savoure longuement les capricieuses béatitudes, par une intensité de vision qui va jusqu'aux visions ; par un échappement perpétuel aux déceptions du présent, dans un bond dangereux vers les mirages de l'avenir ; par son amour enthousiasmé de l'Art, qu'il adore sous le chiffre mystique de six espèces : — nature, architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, — double et formidable trinité qu'il chantera dans son ensemble et sous chacun de ses modes, ne craignant pas de frôler l'infini, — qu'il célé-

brera avec une volupté ravie de dilettante et une piété amie d'officiant à l'autel, en pages tour à tour enflammées et sereines, dans un langage parfois énigmatique de voyant [1]... Enfin et surtout il est poète par cette bonté native, par cette générosité d'âme qui, après lui avoir donné pour symbole la figure divine de la Charité, lui fera définir ainsi son but final, le terme et la récompense de son labeur, la « synthèse » du songe de sa vie :

« ... L'idéal, que j'élève d'abord jusqu'au mysticisme, pour le ramener ensuite au *Misereor super turbam...* »

Et comme on trahit toujours un peu un auteur en l'analysant, pour vous pénétrer en pleine sincérité de la domination illuminée

1. Voyez là-dessus *le Philosophe et la Muse.* Ces dialogues sur la musique seront suivis et complétés sous peu par des études sur les poètes. J'ai sous les yeux quelques fragments de ces études, dont l'ensemble comprendra plusieurs publications. M. de Chambrun s'y retrouve tout entier avec ses idées aux arêtes vives, son dédain passablement hautain de la menue plèbe des talents : toute son originalité suggestive, éminemment discutable, et conséquemment attachante...

de la poésie chez ce philosophe, je n'ai rien de mieux à faire que de laisser la parole au poète lui-même :

« Paris, 9 mai 1889.

« Revenez, revenez, vous entendrez *Hamlet* et *Roméo*...

« Le grand et cher maître, vous le savez, volontiers se réserve et se dissimule lorsqu'on le joue, mais vers la fin il est arrivé et s'est assis sur le canapé dans le petit salon de votre loge. Même pour un aveugle, cette tête était belle et auguste : de la joie à la fois contenue, réservée et vive cependant, quelque reste d'émotion, de lutte, comme une vague inquiétude qui avait été conduite jusqu'à quelque lassitude... Lorsque j'y réfléchis et que je recueille mes souvenirs, c'est sans doute la plus haute apparition d'artiste et de génie en action dont j'aie été témoin. J'ai serré les mains de plus d'un orateur politique auquel nous faisions une ovation ; mais la politique comporte toujours quelque bataille où il y a des vainqueurs et des vaincus, quelque mêlée ardente et con-

fuse. Dans le sanctuaire au contraire, et dans la chaire sacrée ou même profane, il se mêle un respect, des égards qui se rapprochent presque de la contrainte. Dans ce doux, aimable et gracieux domaine de l'esthétique, toutes choses s'apaisent, s'unissent et se concilient. Oui, ma vision d'hier, dans ma longue vie, a été toute particulière, dédiée, unique.

« ... Hier au soir, *j'ai vu,* ce matin *je sais.* J'évoque Beethoven sur son grabat, il écrit la neuvième symphonie; Bach, à son orgue, compose la *Passion selon saint Mathieu;* Michel-Ange pose la clef de voûte au dôme de Saint-Pierre, et il dit en pensant au Panthéon d'Agrippa : « Je l'ai placé dans les airs »; Raphaël achève la *Madone du Grand-Duc*, il s'agenouille et l'adore; Homère chante, aux portes Scées, les adieux d'Hector et d'Andromaque; David, sur sa harpe d'or, gémit et pleure : *Miserere mei, Domine.*

« Le mercredi 8 mai 1889, vers minuit, j'ai contemplé, j'ai connu toutes les souffrances et toutes les joies du créateur... »

IV

Je m'abstiendrai de tout commentaire. Sous peine de manger les formes dans un brouillis sans ordre de hachures, il faut se borner dans ce démêlement des lignes maîtresses d'une personnalité curieuse, singulièrement originale dans ce temps même qui compte, quoi qu'on en dise, un si grand nombre d'originaux. Je laisse la parole à la presse. Et, renonçant au périlleux honneur de poser un jugement final, je pense faire l'affaire de mes lecteurs aussi bien que la mienne, en substituant à ma prose celle d'un historien illustre; affectueuse bien plus que louangeuse, la lettre dont je vais citer un passage me paraît devoir être prélevée, à ce titre, parmi toutes celles de ses confrères de l'Académie française, — je pourrais dire de l'Institut. Car toutes les classes, et jusqu'à l'Académie des sciences, sont brillamment représentées dans l'énorme dossier épistolaire qui m'a été communiqué :

« Pendant les années que j'ai passées à côté de M. de Chambrun dans les assemblées législatives, dit l'honorable académicien, je n'ai jamais cessé d'apprécier ses rares qualités, la justesse de son esprit, la droiture de ses sentiments, l'élévation de ses idées... »

DICK MAY.

2 juin 1889.



CHAPITRE II

LES JOURNAUX

L'INDÉPENDANT RÉMOIS

28 MARS 1889

M. le comte de Chambrun, qui fut député et sénateur de la Lozère, a laissé dans le monde politique une réputation singulière.

En 1876, lors des élections sénatoriales, toute la presse a signalé le nombre incalculable de lettres écrites par lui à ses électeurs. Un journal à sa dévotion en concluait même qu'il était du devoir de ces derniers de voter

pour « un homme qui donnait tant de travail au service des postes ».

M. de Chambrun trouva cette réclame suffisante. Il ne fit aucune profession de foi et se contenta d'adresser à chaque délégué une carte ainsi libellée :

COMTE DE CHAMBRUN

député en 1857, en 1863, en 1869, sénateur en 1876

si vous le voulez bien.

Cette excentricité obtint un grand succès. M. de Chambrun fut élu à une forte majorité. Tel est l'homme dont l'éditeur Calmann Lévy vient de publier les *Études littéraires et politiques*. Il ne faut pas juger ce livre d'après l'anecdote que nous venons de raconter. En ce qui concerne M. de Chambrun, l'axiome de Buffon : « Le style c'est l'homme », n'est pas exact. M. de Chambrun sénateur a pu passer pour un original ; mais M. de Chambrun écrivain est un penseur, un philosophe, un pince-sans-rire.

Ses *Études* sont absolument remarquables

et constituent une œuvre suggestive au plus haut degré.

La première partie, consacrée à l'âme de l'humanité dans l'œuvre de la civilisation, dans les arts, dans la poésie, est une haute conception philosophique. La seconde, qui a trait à la psychologie de l'histoire, n'est pas moins vigoureuse.

Le style de M. de Chambrun peut parfois sembler obscur à ceux qui n'ont pas une vue d'ensemble du système adopté par lui. Mais c'est là un défaut commun à tous les auteurs qui veulent exprimer trop d'idées en peu de mots, ou même plus d'idées que de mots. C'est d'ailleurs cette puissante condensation de pensée, cette concision rigoureuse qui distingue le livre de M. de Chambrun de tant de productions hâtives où la phraséologie remplace les idées absentes.

LA SICILIA CATTOLICA

28 MARS 1889

Dans ce volume apparaît le génie élevé, la doctrine et l'érudition de M. de Chambrun; on voit, en particulier, comment la religion est l'âme de la vraie civilisation, du progrès, de la philosophie, des lettres et des arts. Profondes sont ses pensées comme celles de Pascal. Si l'on y remarque quelquefois trop d'abstractions, ce qui rend difficile l'intelligence de quelques traits, c'est là le propre des grands penseurs. Et si en certains points on peut être en dissentiment avec lui, on admire toujours l'esprit élevé et le sentiment exquis dont s'imprègnent ses œuvres.

. . . .

8 mai 1889.

... Seulement, nous ne pouvons approuver la préférence qu'il donne à Shakespeare sur les anciens et les modernes tragiques, et aussi sur le Dante, ni celle accordée à Beethoven sur les grands génies de la musique italienne.......

JOURNAL DE HUY

29 MARS 1889

Mlle Clarisse Bader vient de faire paraître en un splendide volume une monographie artistement ciselée du comte de Chambrun. Embrassant la série complète des ouvrages sortis de la plume de l'illustre aveugle depuis 1871 jusqu'à 1886, y comprenant même des œuvres inédites qui ne tarderont pas à voir le jour, l'éloquente admiratrice du noble écrivain a voulu donner la clef de son système et synthétiser en quelque sorte ce grand nombre de travaux en apparence si divers.

Le comte de Chambrun est un penseur profond, mais c'est surtout, à notre avis, un incomparable artiste. Le nimbe d'or de l'art brille sur ce front, et si les rayons du soleil ont

fui sa paupière, les rayons immortels du soleil de l'Éternelle Beauté se sont concentrés dans cette puissante et délicate organisation esthétique. Oh ! quel charme de l'entendre disserter sur l'art qu'il affectionne entre tous, la musique ! Avec quelle finesse ingénieuse il retrouve dans Haydn la douceur naïve et un peu mystique du Pérugin ; dans Mozart, la grâce et la beauté idéale de Raphaël ; dans Beethoven, le génie tourmenté, tragique, titanesque de Michel-Ange. Il faut lire aussi les chapitres consacrés à Rossini et Meyerbeer. L'un personnifie pour le philosophe la fin du grand art musical, avec les défaillances déjà, une pompe parfois ennuyeuse ; l'autre, ce sémite qui a ressaisi la harpe de David, ouvre l'ère de décadence, mais avec une grandeur réelle. Il faut lire aussi le parallèle ému, imagé, entre *Guillaume Tell* et les *Huguenots*, la page grandiose intitulée *Jérusalem*, et bien d'autres pages qui sont comme un Panthéon dédié à toutes les gloires musicales et où l'auteur n'oublie pas de placer les maîtres modernes. Certes, il y a là des exclusions qui paraîtront injustes. Suffit-il de lancer

l'anathème à la musique purement scientifique, pour avoir le droit d'exiler de ce Panthéon Richard Wagner, par exemple ? D'autre part, n'est-ce pas étrange de faire commencer la musique en 1700 avec Sébastien Bach et d'envelopper ainsi dans une commune sentence d'ostracisme Lulli, Palestrina et l'illustre saint Grégoire ?

Les études *littéraires* du comte de Chambrun nous semblent encore supérieures à ses études musicales. Ses portraits d'Homère, de Shakespeare et de Corneille nous ont paru, entre tous, tracés de main de maître avec un relief saisissant. Ce sont des camées antiques d'une netteté de trait et d'une vigueur d'inspiration que nous ne saurions trouver ailleurs. L'intensité du dessin et la profondeur de la pensée se ressentent de la familiarité de l'auteur avec les grands maîtres qui ont laissé dans ces pages une si vigoureuse empreinte de leurs génies.

La dernière partie de l'ouvrage déroule en un vaste tableau les études *historiques* du comte de Chambrun. C'est sur le terrain des

sciences historiques en effet que le noble écrivain, malgré sa cécité, poursuit ses investigations; c'est là qu'il étudie maintenant *l'âme de l'humanité* après l'avoir envisagée dans l'art et la poésie.

Par une méthode opposée à celle de Guizot, M. de Chambrun, remontant de l'effet à la cause, compte quatre grandes institutions modernes : le Pape, l'Empereur, le Roi, le Parlement.

Il les dépeint ensuite dans des fresques d'une incomparable magnificence où apparaissent Léon le Grand, Grégoire le Grand et Grégoire VII; Charlemagne, Othon, Barberousse et Charles-Quint; Clovis, Henri IV, Louis XIV et Guillaume III, et enfin lord Chatam.

Ici les réserves doivent se mêler à l'admiration, et il en faudrait faire même plus encore que Mlle Clarisse Bader, dans ses appréciations d'ailleurs si sagaces.

Le comte de Chambrun, malgré ses hautes convictions chrétiennes, s'abandonne, à son insu peut-être, à un optimisme trop indulgent dans les jugements qu'il porte sur la Réforme

et la Révolution. Quoi qu'il dise, Réforme et Révolution n'eurent d'autre grandeur que celle du crime.

Les dernières pages sont pleine d'intérêt. Son amour pour la France éclate en accents pleins d'une profonde tristesse contre laquelle lutte malgré tout la ténacité de l'espérance. « Je crois, dit en terminant le comte de Chambrun, que l'Europe a terminé son cycle. » Qui donc se saisira du flambeau échappé à ses mains mourantes ?

La Slavie et l'Amérique ; et l'historien philosophe nous prédit une invasion de moujiks et de Yankees.

Assurément il y a dans l'œuvre du comte de Chambrun des parties qui appelleront de sages réserves ; mais, nous l'écrivons avec une pleine sincérité, cette œuvre apparaît au regard du penseur, de l'artiste et de l'historien, dans l'admirable étude de Mlle Clarisse Bader, comme un monument d'un aspect grandiose, aux lignes pures et harmonieuses, consacré par un noble esprit au culte du Vrai, du Beau et du Bien.

LA DÉPÊCHE BRETONNE

1er ET 2 AVRIL 1889

Le comte de Chambrun fut député; mais il a quitté la vie politique pour cause de cécité et s'est livré tout entier à des études psychologiques.

L'auteur de la *Comtesse Jeanne* nous fait part des jugements et appréciations littéraires et philosophiques du comte de Chambrun.

Ces jugements sont très personnels; mais M. de Chambrun recherche partout l'âme de l'humanité, et je crois qu'il ne la rencontre pas toujours.

Que l'histoire politique des peuples devienne aussi l'histoire de l'âme humaine, c'est assez logique; mais qu'un homme personnifie toute une époque, qu'il donne l'état exact

de l'âme de ses contemporains, c'est assez rare.

M. de Chambrun rencontre l'âme de l'humanité dans Shakespeare.

Shakespeare, en effet, s'effacs de son œuvre pour ne laisser apparaître que ses personnages ; son œuvre est le miroir de l'époque, et à cette époque-là l'âme humaine était très noire. Mais M. de Chambrun prétend rencontrer l'âme humaine dans la musique, et il commence par dédaigner Lulli, Palestrina, dont l'inspiration lui paraît primitive, à peine perceptible. Ses théories musicales sont d'ailleurs très contestables. Mozart lui retrace une époque ; Beethoven, une autre époque toute différente, et c'est sur les mélodies de ces maîtres que l'auteur appuie son raisonnement.

Viennent-ils à traiter une œuvre symphonique, une page de musique descriptive, il ne les suit plus et les blâme d'abaisser leur art à des imitations. C'est le défaut de la cuirasse : une chose qui est de toutes les époques gêne le raisonnement de M. de Chambrun ; la

musique descriptive le gêne, il ne peut la souffrir.

A notre avis, elle n'est certes pas la seule qui doive exister, mais elle a produit des merveilles; elle est de tous les âges. Aristophane et les tragiques grecs avaient des chœurs de musique descriptive, et après les élans descriptifs de Beethoven et de Rossini, après les *Murmures de la forêt* du « Siegfried » de Wagner, après la *Rapsodie hongroise* de Listz, après la *Danse macabre* de Saint-Saëns, il est pénible d'entendre dire à M. de Chambrun qu'il n'admet pas ce genre de musique, « que les pages de Beethoven et de Rossini où il y a des orages et des effets imitatifs ne sont pour lui que des distractions, des somnolences du génie ». Comme si encore beaucoup de mélodies n'étaient pas imitatives! Je voudrais connaître alors l'opinion de M. de Chambrun sur le *Roi d'Ys*, dont le « leit-motiv » est le bruit de la mer, — un bruit très harmonieux, qui va de la vague paresseuse aux lames orageuses, de la brise molle aux rafales et à la tempête.

La comparaison qu'il fait d'un orchestre à « un édifice dont toutes les portions, tous les éléments s'adaptent et se relient à une seule donnée, à un plan unique », me paraît assez bien trouvée. Je la note au passage entre plusieurs autres plus obscures et bizarres que l'on cesse de comprendre.

Il serait trop long de passer en revue tous les sujets où M. de Chambrun recherche l'âme de l'humanité. Nous croyons souvent qu'il tombe à faux. Chercher dans Musset, par exemple, le reflet de son siècle, le considérer comme l'interprète de ses contemporains, me semble une monstruosité. Car y a-t-il au monde un poète plus indépendant, un penseur plus personnel, plus original et moins assujetti aux fantaisies d'autrui !

La recherche constante et unique de M. de Chambrun est donc quelquefois heureuse et parfois paradoxale. On ne peut, en effet, tout ériger en principes; on arriverait à la monotonie philosophique, qui tue l'originalité dans l'art et donne au Beau une forme de commande. L'étude de l'âme de l'humanité ne peut ame-

ner qu'à des généralités très vagues, car il y a dans une époque beaucoup de gens qui se ressemblent ; mais il y en a davantage encore qui ne se ressemblent pas. Enfin les grands hommes d'une génération peuvent voir le monde chacun à leur point de vue. — Comparez trois écrivains de la même époque, vous arriverez à un désaccord parfait sur l'âme de l'humanité beaucoup plus vite qu'à une concordance rationnelle.

THE MANCHESTER GUARDIAN

2 AVRIL 1889

Il est très peu d'Anglais qui s'intéressent à la politique intérieure de la France. La plupart d'entre nous se contentent de prendre note des incidents saillants, à qui une place est réservée dans l'histoire; mais les ressorts intimes des aspirations de la nation nous demeurent ignorés. Les lecteurs du livre que nous avons sous les yeux lèveront un coin de ce voile, en ce sens qu'ils apprendront quelles étaient, il y a trente ans, les espérances et les craintes d'un Français distingué et réfléchissant, qui a participé à la vie politique comme député et comme sénateur, et qui maintenant, frappé de cécité dans sa vieillesse, observe avec inquiétude, mais non sans espérance, les agitations po-

litiques d'un pays qu'il ne peut plus servir.

Le comte de Chambrun est un philosophe plutôt qu'un politique, et nous devons ajouter peut-être, un amateur d'art et de littérature plutôt qu'un philosophe. Cela ne veut pas dire, toutefois, que sa carrière politique ait été sans intérêt. Noble de naissance, et par suite naturellement prédisposé à regretter l'ancien régime, il aimait trop son pays pour se tenir, comme tant d'autres, à l'écart de la vie publique...

Peut-être la tournure philosophique de l'esprit de M. de Chambrun le rendait-elle incapable de supporter la vie orageuse d'un robuste homme d'affaires. Disciple de Descartes, catholique sincère, il n'en est pas moins disposé à accepter la doctrine moderne de l'évolution; mais il tient encore aux anciens errements et proclame que la charrue, l'épée et la croix sont les trois facteurs principaux de la civilisation de l'humanité.

Si maintenant nous nous plaçons sur le terrain de l'art et de la littérature, nous sommes plus à notre aise. Ici l'auteur se distingue

comme un critique d'un goût parfait, plein de vénération pour les grands hommes, parmi lesquels il nomme spécialement Shakespeare, Beethoven et Michel-Ange. Nous reconnaissons dans le comte de Chambrun l'un des types les plus sympathiques des Français.....

LA GAZETTE DE FRANCE

3 avril 1889

Voilà un livre qui remue beaucoup d'idées sans arriver, bien entendu, à aucune conclusion. Il a cependant un mérite, c'est celui de faire penser. Les peuples chrétiens, dit M. de Chambrun, ne meurent pas, ils se transforment. C'est parfaitement exact. Le christianisme a changé les peuples, la royauté les a transformés.

Ils ont tous deux trouvé, en partant des Capétiens, un peuple composé d'esclaves et de serfs, et ils en ont fait des hommes libres. Qu'on prenne la société française n'importe à quelle date de notre histoire, on y verra qu'au point de vue social, la royauté l'avait placée en avance de deux siècles sur les autres nations.

Mais, depuis la Révolution de 1789, sous prétexte d'avancer, nous reculons. Le grand Frédéric, au chapitre II de ses Mémoires, en exposant la situation des divers peuples de l'Europe au XVIIIe siècle, plaçait la France au premier rang; elle n'est plus même aujourd'hui au troisième.

Voilà ce qu'a produit une Révolution qui s'était faite dans le but de défendre la liberté, qui a abouti en 1793 à la plus odieuse des tyrannies et nous a conduits aujourd'hui aux persécutions religieuses et à un gouvernement dont ne voudraient même pas les peuples d'Orient. Nous engageons les chroniqueurs des journaux à lire le livre de M. de Chambrun et à réfléchir sur ses idées. Comme il aborde tous les sujets, ils en trouveront de nombreux qu'il leur suffira d'approprier aux incidents du jour : musique, littérature, politique, tout y est.

JOURNAL

DE

SAINTE-MARIE-AUX-MINES

ET DE LA VALLÉE

4 ET 7 AVRIL 1889

L'illustre auteur de l'*Histoire de la civilisation en Europe et en France*, M. Guizot, prenait les institutions à leur naissance, et, après avoir constaté la source du fleuve, suivait son cours, ses développements, jusqu'à son embouchure dans la civilisation moderne. M. de Chambrun procède d'une manière opposée, et, prenant le fleuve tel qu'il le voit, il remonte à sa source. Le premier descend de la cause à l'effet, le second remonte de l'effet à la cause. M. Guizot avait ainsi nommé quatre

éléments constitutifs de la société moderne : la féodalité, l'Église, la royauté, les communes. M. de Chambrun compte quatre grandes institutions modernes, qui se composent d'ailleurs des mêmes éléments primordiaux, combinés d'une autre manière ; il les nomme : le Pape, l'Empereur, le Roi, le Parlement. Il les voit dans l'espace, dans la durée. Dans l'espace, l'Italie lui donne le Pape ; l'Allemagne, et à un moment l'Espagne avec elle, l'Empereur ; la France, le Roi ; l'Angleterre, le Parlement. Les peuples récemment entrés dans le domaine de l'histoire et que M. Guizot n'avait pas compris dans son cadre, la Prusse, la Russie, les Etats-Unis d'Amérique, donnent à M. de Chambrun le dernier Roi, le nouvel Empereur, le nouveau Parlement ou le Congrès.

Dans la durée, notre auteur embrasse les quatorze siècles du moyen âge et des temps modernes, depuis 395 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Tout d'abord, le Pape, — la pierre fondamentale de l'Église, et disons-le plus que jamais aujourd'hui sous le grand pontificat de

Léon XIII, la pierre fondamentale de la civilisation, la seule pierre de l'ancien monde que M. de Chambrun retrouvera toujours debout dans l'écroulement général qu'il prévoit.

Le Roi, — le Roi, dit-il, « est un type que le monde ne connaissait pas. Il appartient en propre à la civilisation de l'Europe, et en Europe à la France. En effet, l'Orient, la Grèce, Rome, n'ont connu que le chef, le tyran. Par ses origines et sa naissance, il est un homme comme les autres, qui a su dominer et s'imposer par sa force ou son génie. Il y a peut-être une seule exception : c'est en Judée, où David possède un caractère particulier ; il est l'oint du Seigneur, et cette onction sera imitée plus tard.

« Au v[e] siècle, la société se fonde avec des vainqueurs et des vaincus ; mais les uns et les autres sont plus rapprochés que dans l'antiquité, puisque l'esclavage a cessé. Parmi ces vainqueurs, il y a de nombreux chefs d'une naissance, d'un sang supérieur aux autres. Ils se perpétuent dans des familles déterminées, précisées, unies ; ces chefs reconnaissent une

hiérarchie, des supérieurs, et le premier, le meilleur d'entre eux, c'est le Roi. Il se rencontre là des conditions de race qui apparaissent pour la première fois dans le monde ; et le Roi se présente comme un certain *primus inter pares ;* il est le premier gentilhomme du royaume ; il reconnaît plus ou moins des pairs, ce sont les ducs ; il n'est qu'un Français de plus, le premier des Français. Enfin l'Église, en sa faveur, institue comme un huitième sacrement, le sacre. Je le répète, toutes ces choses sont de nouvelles apparitions, de nouvelles figures dans l'histoire du monde ; il n'y en a aucune trace à Rome, à Sparte ou à Memphis. »

Ce type unique du Roi a été produit par la féodalité, née elle-même des invasions germaines. . . . .

. . . .

Quant à l'Empereur, dit M. de Chambrun, « il participe à la fois du Pape et du Roi ; il réunit en lui-même le spirituel et le temporel. Le premier Empereur, personnage encore inédit dans l'histoire du monde, c'est Constan-

tin; le second, Théodose; le troisième, Charlemagne, et le dernier, le Czar. »

M. de Chambrun a nommé une quatrième institution : le Parlement :

« Les montagnes s'abaissent et les vallées seront élevées. » Il y aura toujours dans le monde l'Église et l'État : l'Église a donné le Pape, l'État a donné le Roi. Puis, se réunissant l'un et l'autre, ils ont formé ce personnage mixte, l'Empereur. L'humanité alors ne s'est plus développée en hauteur, si je puis dire, mais en longueur et sur toutes ses lignes; la civilisation dans son cours, dans ses développements, sa fécondité, a produit les communes, le tiers-état, leurs délégations et leurs représentations, le Parlement de la Grande-Bretagne : c'est là, non plus sur le trône, qu'ont été appréciées, discutées, résolues, les affaires publiques.

« J'ai été quatre fois à Londres, je n'y vois que cet immense et colossal édifice sur la Tamise pour la tenue des assemblées délibérantes. Tout à côté, Westminster Abbay paraît bien modeste et bien humble, et cependant

elle est, avec son puissant voisin, le sanctuaire où a été célébré le jubilé de la reine Victoria, de l'impératrice des Indes, parce qu'elle renferme les souvenirs, les origines, les tombeaux des Anglais illustres. Mais avant ce terme, quel avait été le point de départ de tout ce magnifique cortège ? Je m'en souviens à peine ; ce palais est ignoré, obscur. Se nomme-t-il Buckingham ou Saint-James ?... »

THE

SHEFIELD DAILY TELEGRAPH

11 AVRIL 1889

Ceux de nos lecteurs qui sont versés dans la langue française, et qui, de plus, s'intéressent à la question du progrès et du développement humain, trouveront un ample aliment à leurs réflexions dans cet ouvrage.

M. de Chambrun était autrefois député, puis sénateur français. Ayant eu le malheur de perdre la vue, il abandonna sa carrière politique, et, dans la retraite de la vie privée, il se plongea avec ardeur dans l'étude d'un sujet qui avait toujours eu de l'intérêt pour lui, à savoir : l'âme de l'humanité et le rôle qu'elle a joué dans l'histoire du genre humain. Beau-

coup d'ouvrages sont émanés de sa plume, et le livre que nous avons sous les yeux est une habile synthèse de ses divers écrits. M. de Chambrun établit, comme premier principe, que l'âme de l'humanité est le principal médium de la civilisation. Par d'agréables promenades à travers l'histoire, il nous amène à découvrir comment l'âme humaine est sensible aux impressions de certaines époques de puissance intellectuelle.

Mais quoique de grandes civilisations aient laissé leurs ineffaçables empreintes sur la pensée humaine, M. de Chambrun reconnaît cependant un plus haut moteur, la suprême influence de la divine religion « qui seule a osé dire aux puissances de ce monde : Donnez-moi les âmes et prenez le reste ». Les relations extérieures, visibles, immédiates, entre la religion et la civilisation, ne sont que la surface de l'histoire; ce sont leurs intimes, permanentes relations, sur lesquelles toute construction humaine est fondée, que M. de Chambrun examine et auxquelles il donne une autorité précieuse. Un important chapitre de l'ouvrage

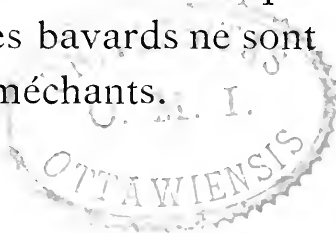
qui nous occupe intéressera spécialement les Anglais, pour être entièrement consacré à « l'âme de l'humanité dans Shakespeare ». Dans les six autres chapitres, l'auteur fait connaître les opinions de M. de Chambrun, développées avec le même procédé d'étude, sur les autres grands poètes, sur le génie de la poésie, de la musique et de l'art en général, aussi bien que dans ses relations avec les scènes particulièrement brillantes du drame du progrès humain.

SAINT PETERSBURGER ZEITUNG

12 AVRIL 1889

Si le mot de « intelligent », jadis tenu en haute estime, maintenant si notoirement dédaigné dans certains cercles, désigne l'un des principaux, sinon le premier des biens de l'âme, on est doublement déconcerté par des livres qui, comme celui que nous avons sous les yeux, discrédite l'intelligence auprès des inintelligents, en l'abaissant à une espèce de jonglerie. Le comte de Chambrun a dévoloppé la manière de Victor Hugo (effectivement fort intelligent), en la poussant avec une véritable virtuosité jusque dans la sphère de l'incompréhensible. On ne croit pas avoir devant soi une personne, mais plusieurs, dans la conversation desquelles la fin d'une phrase sert de

point de départ à la phrase suivante ; ce sont les anneaux d'une chaîne de pensées, par exemple : « Aristote a considéré que la terre, que l'univers était un grand animal, j'en dirai autant de l'histoire », et tout de suite après : « Naguère le philosophe, ne considérant que le sévère profil de l'histoire, disait : L'histoire, c'est l'homme. Aujourd'hui, il l'a vue de plus près, et, devant ses caprices, ses antipathies, ses engouements, il nous dit : L'histoire est une femme. » Ainsi, l'histoire du monde de grand animal est devenue un homme ; puis d'homme, femme. Et tout cela n'est pas un simple jeu sans portée, c'est une pensée présentée avec aplomb comme profonde. Et, ce jeu se continuant, c'est un cliquetis de mots qui se font valoir réciproquement, où résonnent les noms de Shakespeare, de Beethoven, de Bach, de Glück, d'art créateur, de catholicisme, de chrétienté : le tout en 500 pages d'un papier vélin des plus élégants, mais qui nous inspirent rarement une pensée fructueuse et nous laissent cette seule et unique consolation de penser que les bavards ne sont généralement pas des gens méchants.



THE MANCHESTER EXAMINER

AND TIMES

13 AVRIL 1889

En dépit de son titre, ce livre contient très peu de politique pure et simple. Le comte de Chambrun a mené pendant bien des années une vie politique active, ayant été sous-préfet de Toulon en 1850, puis de Saint-Étienne en 1851, conseiller général en 1854, député en 1857, 1863, 1869 et 1871, sénateur enfin en 1876.

Même après qu'il eut perdu la vue et se fut retiré de la carrière officielle, il continua à prendre un vivant intérêt au bonheur de son pays; mais ce volume ne nous donne pas de vues politiques, sinon de très générales. M. de Chambrun est monarchiste, et il a toujours voté

dans ce sens sur toutes les questions gouvernementales ; mais sa politique est aussi large que son cœur et son intelligence, et il n'a jamais voulu s'inféoder à aucun parti. En toutes choses il a montré qu'il avait une conscience individuelle et qu'il marcherait toujours selon son jugement du juste et de l'injuste. Les Français l'appellent un vrai patriote, et c'est justice. Mais son amour n'est confiné ni dans sa patrie ni dans les étroites limites d'aucun pays. Il peut s'écrier : « Mon Europe » aussi bien que « Ma France », et assigner comme fin à ses plus ardents désirs le bonheur de la race humaine.

Le compilateur de ce volume parle de lui comme d'un poète, bien qu'il n'ait rien écrit en vers. Tel il est en effet, et nous nous souvenons de Mistress Browning disant qu'un cœur de poète peut battre à l'unisson d'une demi-douzaine de nations. Comme cette admirable poétesse, il aime la vérité et le droit dans leur expression absolue plus que leur localisation en aucun pays, et pour eux sa voix est toujours prête à s'élever. Toute sa vie M. de Chambrun a passionnément étudié la litté-

rature et les beaux-arts, et quand la perte de la vue lui a rendu tout service public difficile, il s'est voué de plus en plus à ces études après lesquelles soupirait son âme. Histoire, poésie, théâtre, musique, sculpture, chacun et tous ont trouvé en lui un adorateur aussi bien qu'un critique. Ce volume abonde en beaux passages. Où l'auteur adore il adore pleinement, mais jamais aveuglément. Dans toutes ses études, on sent qu'il n'a qu'un seul et réel objectif à ses recherches. S'il le découvre dans un auteur, il en est heureux, et s'il ne le trouve point, l'auteur ne peut pour lui prendre place au premier rang. Le témoignage crucial est, pour se servir de la propre phrase de M. de Chambrun, l'expression de « l'âme de l'humanité ».

LE SOIR

15 AVRIL 1889

LE COMTE DE CHAMBRUN

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

I

Tout est affaire de mode en France. La littérature personnelle étant à l'ordre du jour, nous assistons à l'épanouissement de toute une floraison de confessions, journaux, mémoires, confidences, aveux, de toute forme et de tout acabit. Certains esprits d'autre part, tout aussi préoccupés du *moi* humain, mais moins épris de subjectivité, — pour employer une expression chère à l'auteur de la *Comtesse Jeanne,* — prennent des personnages contemporains pour

champ d'expérience et livrent à nos réflexions des sujets de comparaisons souvent amusantes, intéressantes presque toujours, entre le portrait et son modèle vivant.

Voici par exemple Mme Clarisse Bader qui raconte M. le comte de Chambrun, ses études politiques et littéraires, dans un grand ouvrage tout de religion et de tendresse, où quelques légers discords ne semblent ménagés, çà et là, que pour soutenir, nuancer et rendre plus sensible à l'oreille la louangeuse eurythmie de l'ensemble.

Je viens de lire cet in-octavo. Vous dirai-je que je ne l'avais pas abordé sans défiance ? J'avais tort. Ce gros livre me réservait la douce surprise d'une impression originale. De cette copieuse abondance de documents, de dissertations, de citations et d'appréciations, s'est dégagée, peu à peu, la sensation d'une existence unique ; une existence *logique*, — sentez-vous bien toute la portée singulière et rare du mot ? — *une* dans son but, dans ses recherches et dans ses procédés, et mêlée jusqu'en ces dernières années à toutes les complications, à l'illogisme

et aux contradictions de notre époque bizarre; légèrement dépaysée en cette époque, et constamment ressaisie par l'époque, attirée par « le siècle »; la vie d'un parlementaire, qui cherche l'âme de l'humanité — et qui la trouve; d'un philosophe chrétien hanté par la doctrine de l'évolution, préoccupé de conciliation entre la théorie du devenir et le dogme de l'immutabilité de l'Église — et y réussissant, établissant une espèce de concordat, de cote mal taillée entre le *fieri* et l'*esse;* la vie d'un catholique romain très orthodoxe, épris d'art comme un païen, et vénérant François Guizot comme un des saints de sa chapelle; dernière et plus absolue singularité, la vie d'un homme ayant fait sa fonction d'homme — cherchant le bonheur — et l'ayant trouvé, et le goûtant, et le disant, dans la dernière période de sa vie et sous le coup de la plus cruelle infirmité...

M. le comte de Chambrun a beaucoup désiré, beaucoup demandé. Il est parti en quête de l'âme de l'humanité, de l'unité dans l'art, des principes de la civilisation, de l'esthétique au foyer, du bonheur dans la jouissance du

Beau : il a trouvé tout ce qu'il cherchait. De là l'originalité unique, j'ose le dire, de cette vie aboutissant à la réussite, marquée par le succès, jalonnée de buts toujours atteints, ayant pour dernier mot le bonheur et la paix, et dont je voudrais indiquer pour vous les principales étapes.

II

Les premiers travaux de M. de Chambrun furent surtout d'ordre politique, historique et diplomatique. C'était un grand voyageur devant l'Eternel. Il regardait, observait, s'informait, étudiait. Il faisait des articles (les principaux ont été recueillis plus tard, réunis en volume). Il écrivait des lettres sur l'état de l'Europe (1859-66), sur la question du Luxembourg. Peut-être cette activité n'était-elle pas absolument désintéressée. M. de Chambrun pouvait bien avoir quelque pensée de derrière la tête : un espoir, un désir d'être admis à un poste diplomatique auquel son nom, sa fortune, ses études, paraissaient lui créer des titres. Pour cette fois, il échoua;

mais il ne faisait que débuter dans la vie. Il écrivait, avec quelque mélancolie et un peu de cette amertume que la jeunesse témoigne volontiers au destin :

« Le mécanisme gouvernemental de 1851 m'a broyé, moi et tous ceux qui, au seuil de leur vie, s'étaient dit, comme les citoyens d'Amérique, d'Angleterre, de Suisse, de Hollande et de tous les pays libres, que leurs facultés seraient consacrées aux affaires publiques... »

M. de Chambrun se remit à voyager, s'intéressant peut-être un peu moins aux hommes et aux lois, très préoccupé de la nature et du beau, visitant les musées d'Italie, les cathédrales d'Allemagne, les galeries des Pays-Bas, les hôtels de ville des Flandres, épris de tous les arts, goûtant toutes les écoles, transporté par les graves beautés de la *Cène* ou la suavité divine de la *Madone du Grand-Duc,* comme il l'avait été par le grand paysage, débordant d'histoire, de lumière et de souvenirs, qui se déroule au pied de la pyramide de Chéops à Gizeh.

C'est au sommet du Pentélique qu'il trouva son chemin de Damas. Là, dans la solitude bleue des cimes, lui fut révélée la loi des choses, l'unité de la civilisation et de l'histoire dans l'évolution des sociétés, l'unité et la perpétuité de l'âme dans les différents modes de son activité et parmi les éclipses de son rayonnement visible (1867) : « Raison, raison, s'écriait-il, n'es-tu pas l'humanité que je cherche?... » Et il ajoutait : « J'étais enveloppé de cette lumière si brillante et si pure de l'Attique. Les voiles se déchirèrent, l'histoire et la géographie m'apparurent dans leur vérité. Elles se dépassent elles-mêmes, elles ne sont point contenues tout entières dans les limites étroites des temps et des lieux. Mais par leurs œuvres elles atteignent, elles pénètrent, elles transforment les âmes humaines, elles deviennent leur conscience, leur intimité, leur connaissance. Les âmes à leur tour, renouvelées et éclairées, se donnent et se répandent, elles créent les doctrines, les lettres, les institutions, les lois, et il n'y a ainsi qu'une seule et même vie, qu'une

seule et même civilisation dans l'univers... »

Maître de son idée, M. de Chambrun la creusa à fond, la retourna, la fouilla, l'étudia sous ses aspects divers, dans ses applications partielles et dans ses dérivés méthodiques. Désormais sa vie avait un intérêt, un but, une direction, une recherche unique : la recherche de l'âme de l'humanité, « partout, dit Mme Clarisse Bader, toujours, aussi bien dans les sciences morales et politiques que dans les lettres et dans les arts », dans ses travaux de député, de sénateur, de publiciste. Il la recherche dans la sphère restreinte, délimitée, de la patrie. Il la voit se dégageant sous trois modes — j'allais dire trois hypostases : l'agriculture, l'armée, le catholicisme — « la charrue, l'épée, la croix » : la charrue qui est la richesse, l'armée qui est l'honneur, la croix qui est l'idéal même de la civilisation. Car c'est le christianisme qui a apporté au monde la stabilité, l'idée de perpétuité dans l'évolution, de continuation dans le devenir, de régénération dans la chute.

« Jusqu'à ce jour, dit M. de Chambrun, la civilisation, comme un flambeau, passait de

main en main, et malheur à celui qui n'avait su l'entretenir et le garder! Il ne devait plus jamais ressentir sa vivifiante chaleur, revoir sa douce lumière. De l'Orient à la Grèce, de la Grèce à Rome, de Rome à l'Europe, il y a toujours eu transmission sans exception et sans retour. C'est devenu une maxime pour les historiens que les peuples tombés ne se relèvent jamais... » Or, « pour la première fois, la face de la terre a pu contempler des résurrections », ajoute très véridiquement l'auteur en s'émerveillant de la jeune puissance de l'Italie et de la Hongrie.

La France aussi retrouvera sa grandeur des beaux jours, si elle sait rétablir la pondération nécessaire, le délicat et juste équilibre entre le principe de stabilité, de permanence, qui vient de la croix, et le principe de renouvellement, de transformation, qui est la caractéristique de son génie. Peut-être M. de Chambrun inclinerait-il même sans trop de répugnance a une prépondérance avouée de la croix... :

« J'aperçois le jour où il n'y aura plus de décadence pour les nations dont le front a été

illuminé du signe de la croix et de la civilisation, le jour où la grandeur de chacune sera la grandeur de toutes... » Les rêveries millénaristes sont au moins des rêveries généreuses.

III

Si M. de Chambrun est quelque peu poète en philosophie, en retour il est psychologue jusque dans les plasticités de l'art. C'est l'âme de l'humanité qu'il cherche dans les architectures de Cologne, dans les *Stanze* de Rome ou les *Uffizi* de Florence, comme aux pieds de la *Nuit* adorable de Michel-Ange. Comment, de son enquête dans « la politique, qui constitue le rapport principal, essentiel, de l'humanité avec elle-même, dans la religion et la science, qui correspondent à nos relations avec Dieu et avec l'Univers », comment M. de Chambrun a-t-il passé à des recherches si différentes ? — Voici :

« Là où finissent l'intelligible et le réel, il reste encore en notre essence et notre fond des

intuitions, des aspirations, des élans ; les règnes du vrai et du bien sont épuisés, celui du beau commence. L'homme ne pense plus, il n'agit plus : il sent, il aime, et l'art vient s'ajouter au sommet de son œuvre pour la charmer, l'embellir, la couronner... »

C'est la peinture d'abord qui a charmé la vie de M. de Chambrun. Il a aimé le doux maître de Fiesole, et Pérugin, et Léonard, et le suave Allegri. Il a adoré Raphaël, « cet apaisement, ce ciel pur et limpide... ». Puis, hélas ! sa vue s'est affaiblie, son œil a perdu la perception des couleurs. Celle des formes lui restait, réduite, atténuée, — suffisante encore pour saisir d'un avide et dernier regard la grâce pure ou la virilité robuste des créatures de marbre : « Sous ces lignes, ces contours inertes, ces apparences immobiles, je ressens comme les palpitations, les battements du cœur de la civilisation, comme les aspirations et le souffle de l'âme du monde... »

Et puis ce dernier rayon s'est éteint, la nuit s'est faite. Mais non la nuit dense, noire, opaque, la nuit désespérée d'hiver. La nuit

qui enveloppe M. de Chambrun est une nuit douce, une nuit tiède et parfumée de juin, toute peuplée de songes d'or, de visions radieuses, de nobles et éclatants souvenirs. Des formes de madones y passent, sveltes et pures, blanches comme des lis mystiques, souriantes dans leur virginité féconde, et rêvant déjà aux Sept-Douleurs de la Croix. Des figures de déesses y marchent sur des nues, et le dernier regard de l'aveugle a emporté, a clos précieusement dans les « yeux de son âme » les contours et l'élan de trois idéales figurations, créées par lui...

Frappé d'une cécité complète, M. de Chambrun s'est retiré du monde, ou, plus exactement, il s'est créé un monde à part. Il habite une somptueuse demeure du boulevard des Invalides, l'hôtel de Condé, construit au dix-septième siècle par Brongniart pour la princesse Louise-Adélaïde, occupé depuis par le noviciat du Sacré-Cœur et par des Pères Arméniens. Il l'a fait restaurer sur ses plans, selon ses goûts. De la chapelle des Pères il a fait une élégante réduction de la Sainte-Cha-

pelle. Un orgue y a été installé, un maître organiste n'a pas dédaigné de s'y asseoir. Et, parmi les vapeurs d'encens montant en spirales légères dans l'élancement souple des arceaux, isolé par son infirmité du monde matériel, dégagé de toute attache grossière, libre de toute notion du temps, prenant son vol dans les sereines et psychiques régions de « l'Espace, de la Durée, de l'Infini », — M. de Chambrun a savouré les joies les plus pures, les ravissements les plus doux, les plus enivrantes voluptés de sa vie.

Si le bonheur est la récompense d'une vie logique, laborieuse, généreuse, vouée à l'étude désintéressée de problèmes arides et à l'active passion de l'art, soutenue par la « Foi », éclairée par « l'Espérance » et guidée par la « Charité », M. de Chambrun a mérité son bonheur. Chose plus difficile, il continue à le mériter par l'usage qu'il en sait faire. La charité inspire toujours sa philosophie, généreuse sinon pratique, et toujours dominée par l'idéal chrétien. L'espérance lui montre toujours un terme magnifique, à la fois idéal et

tangible à l'évolution des sociétés, un couronnement divin aux révolutions humaines de l'histoire, le dégagement final de l'âme de l'humanité de son enveloppe de boue, et sa participation définitive aux splendeurs d'en haut.

La foi ne l'a point abandonné. Il croit à l'utilité des recherches spéculatives et des démonstrations abstraites, à la sûreté de sa méthode de travail — qui n'est pas, bien entendu, celle de M. Taine — et qu'il applique avec la même conscience à tous les ordres d'étude, esthétique, psychologie, histoire, littérature, poésie, — allant de sommet en sommet, de Dante à Michel-Ange, de Beethoven à Shakespeare, de Corneille à Bach, de César à Barberousse et à Louis XIV, comparant, assimilant, classant, numérotant ces géants, vivant dans leur intimité, dédaignant vaux et plages et l'humble plèbe des talents plus modestes, des imaginations moins rapides, des esprits de second ordre; dédaignant aussi parfois les clartés de la langue usuelle, affectionnant une espèce de notation, tantôt algébrique,

tantôt imagée — dont les profondeurs, si elles aident à mesurer les hauteurs d'où il descend, servent aussi à sonder les bas-fonds d'où nous émergeons, pour monter à sa rencontre...

M. de Chambrun mérite de conserver son bonheur, car il ne s'endort pas dans les mollesses de la paix, de la certitude et de la jouissance conquises. Cet aveugle travaille sans cesse. Il ne peut faire lui-même les travaux bibliographiques nécessaires aux ouvrages qu'il prépare. Il a formé un comité de recherches, dont il est à la fois le directeur et le disciple. Il a des maîtres de conférences d'histoire et de langues. Ses lecteurs lui traduisent les auteurs allemands, anglais, italiens, slaves. Un savant venu exprès de Damas lui explique le Coran. Tous les quinze jours, cette petite académie tient séance, débat les questions à l'ordre du jour, disserte en toute liberté. Les idées et les auteurs chers à M. de Chambrun sont souvent assez maltraités dans ces réunions, savantes et pittoresques. Pour défendre les plus aimés d'entre eux, M. de Chambrun

ne s'est-il pas vu un jour obligé de faire une conférence à ses conférenciers? C'est à cette conférence que j'emprunterai mon mot de la fin, le joli récit que vous allez lire.

La scène est en 1870; M. de Chambrun est allé trouver M. Guizot au Val-Richer :

« J'arrivais triste, découragé, disposé à ne plus faire de politique et à ne pas me présenter aux prochaines élections. Le Val-Richer est une demeure grave, sévère... Je fus introduit d'abord au rez-de-chaussée, dans le grand salon. Je lui exposai (à M. Guizot) mes doutes, mes incertitudes, mes idées d'abstention et de retraite. Ce vieillard de quatre-vingt-trois ans les repoussa avec beaucoup de décision et de hauteur; il m'amena à sa pensée, et, l'entretien terminé, il se leva. Voici ses dernières paroles : « Je m'assure que vous allez partir pour votre département ». En les prononçant, il était debout, la main droite dans sa redingote, la main gauche appuyée sur son bureau de travail (qui sans doute avait précisément la même hauteur que le marbre de la tribune à la Chambre des députés); il reproduisait

l'attitude, la pose du célèbre portrait par Paul Delaroche. Guizot est là tout entier, avec son ardeur indomptable, sa fierté, son courage, un peu d'appareil et de solennité. »

THE EDINBURGH EVENING NEWS

18 AVRIL 1889

L'écrivain semble être entré complètement dans l'esprit de l'œuvre philosophique du comte de Chambrun, et a, en vérité, rendu un compte aussi complet et large que nous pouvions le désirer de la méthode synthétique de cet écrivain distingué. M. le comte de Chambrun a considéré la science, la littérature et toutes les formes de l'art seulement comme les différents modes d'expression de l'âme humaine. Ses observations sur certains conducteurs (leaders) de l'intelligence, tels que Shakespeare et Gœthe en littérature, et Beethoven et Bach en musique, témoignent qu'il est large comme le monde dans ses sym-

pathies, et ses remarques sur l'art grec et chrétien sont pleines de suggestion. Ce volume est d'un bout à l'autre très à lire et très intéressant.

LA LIBERTÉ

23 AVRIL 1889

UN PHILOSOPHE CARTÉSIEN

LE COMTE DE CHAMBRUN ET SA MÉTHODE

I

Car il y en a encore — je dis des cartésiens — et quoi que vous en ayez pu croire. Ami des contrastes et de l'antithèse, ce siècle ingénieux n'est pas moins fécond en résurrections imprévues qu'en innovations hardies. S'il vous restait l'ombre d'un doute à ce sujet, voyez plutôt le gros livre que « l'auteur de la *Comtesse Jeanne* » vient de consacrer aux études du comte de Chambrun. Et si vous êtes en veine de lectures sérieuses et un peu

difficiles, lisez aussi les dernières pages publiées par M. de Chambrun lui-même, — une série de lettres où il a consigné sa pensée définitive sur le philosophe de La Haye. — « Oh! René Descartes, » — s'écrie le disciple enthousiasmé et le croyant ravi, — « oh! René Descartes, vous êtes à la fois le premier des Français, le premier des chrétiens!... »

Et au cours de son analyse :

« Ce qui reste du cartésianisme et ce qui a passé dans la *Perennis philosophia*, c'est que la base même de la philosophie et de toutes les connaissances humaines se trouve dans la conscience, dans le moi. La première des sciences, aussi bien dans l'ordre chronologique que dans l'ordre logique, est la psychologie... » — « Après la connaissance de l'âme vient la connaissance de Dieu; après les fondements, contemplons, admirons le faîte de ce grand édifice. Nul n'a construit une théodicée comme celle de Descartes... » — « Je déclare que l'homme qui a le mieux parlé de Dieu, c'est Descartes... » — « Quelle noblesse et quelle ampleur, quelle aisance en

même temps et quelle facilité dans les *Méditations !* Que de verve, d'entrain, quels coups vaillamment, joyeusement assénés !... »

Les résurrections, comme les créations humaines, sont toujours incomplètes. Les chimistes nous fabriquent, de toutes pièces et d'après la formule, de l'alcool, du beurre, de la vanille, qui sont autant de triomphes pour la chimie et les chimistes, mais qui ne nous rendront jamais le goût franc du trois-six, du beurre de vache et de la vanille du vanillier. — La Vénus de Milo a revu le jour, et la sublime *Nikè* de Samothrace; mais l'une est sans tête et l'autre a perdu ses bras. — Homme de son temps, homme d'étude et homme d'action : administrateur, parlementaire, voyageur, dilettante, philosophe, historien et quelque peu prophète, M. de Chambrun n'avait ni la faculté ni le désir de nous rendre le cartésianisme intégral, le pur cartésianisme de Sylvain Régis et de Jacques Rohault. Et il est curieux, je vous assure, d'étudier dans leur expression très sincère, parfaitement loyale, — je dirais volontiers

hautaine, — les réactions du milieu, de la science contemporaine, des goûts acquis et des faits, sur une doctrine de construction intellectuelle et de libre choix.

II

M. de Chambrun a été préfet, député, sénateur. Il a eu en main toutes les complications d'intérêt d'un département et d'un parti ; il a touché aux affaires, il a tenu ou suivi les fils de bien des intrigues : il a reconnu l'universelle et inéluctable nécessité de l'action. Il a voyagé, et l'action, qu'il savait déjà utile, lui a paru infiniment séduisante. Il s'est indigné de ne chercher que dans la pensée, inerte et repliée sur soi, les assises de la Méthode. Il a fait appel à l'autorité latérale de Maine de Biran et de Leibnitz, et il a réformé ainsi le célèbre enthymème de son maître : « *Je veux, donc je suis* ».

Mêlé aux affaires de son temps, M. de Chambrun ne pouvait s'abstraire du courant des idées de ce temps. Tout chrétien, et spi-

ritualiste, et métaphysicien qu'il soit, il a connu la philosophie contemporaine, et, s'il a méprisé le positivisme de Comte, il n'a pu se dérober à l'influence ni de la physiologie de Claude Bernard, ni de la grande théorie de Darwin. Son imagination de poète a pris feu à l'étude de ces conceptions grandioses. Doucement et sans s'en étonner, en tenant compte des temps et de la « question d'histoire », il a constaté que son maître ne savait pas grand'-chose, ni en physiologie, ni en chimie. Et, disciple à la fois respectueux et émancipé, il a cherché de toutes ses forces à concilier la philosophie des *Méditations* et celle du *devenir*, le récit de la création et la théorie de l'évolution, le dogme biblique de la chute avec la doctrine humaine du progrès, — la *Genèse* de Moïse avec le *Cosmos* de Humboldt.

Au cours de cette besogne de bénédictin, et qui aurait pu suffire à occuper très noblement une vie, les idées de M. de Chambrun ont pris peu à peu des contours, une consistance, une forme. Tendue sans relâche et

sans miséricorde vers un but unique, immuable, son intelligence a contracté un pli. Sa faculté généralisatrice, élargie par la constante pratique des comparaisons abstraites, s'est développée avec une ampleur conquérante. A force de bondir de sommet en sommet, de jeter des ponts de cime en cime, de s'employer à relier, à réunir dans une immense et fraternelle association les idées les moins sociables et les plus sourcilleux génies, son imagination a perdu de vue les régions plates où rampent obscurément les terrestres. Il a tant contemplé la radieuse lumière des grands pics qu'il en a perdu quelque peu la perception des demi-teintes. Enfin, de toutes ses expériences, de ses recherches, de ses études, de ses déconvenues et de ses succès, il s'est construit une méthode qui ressemble bien à celle de Descartes, si vous voulez, mais comme les rayons de la sphère communiquent entre eux : par un point.

III

« Ma méthode se constitue de quatre principes et de quatre mouvements : 1 — Je me saisis moi-même en mon principe intellectuel et pensant ; 2 — je poursuis ce même principe dans l'histoire et dans l'humanité ; 3 — je le considère dans ses rapports avec l'univers ; 4 — je le rapporte à son auteur, à l'Infini.

« Cette méthode, en ce qu'elle a de principal et d'essentiel, est la grande méthode philosophique du XVIIe siècle, et en arrière, au-delà, de toutes les grandes Écoles spiritualistes et véritablement philosophiques. Elle se résume en cette formule : « Se saisissant soi-même et saisissant Dieu » ; elle s'appelle, en d'autres termes, la théorie des idées.

« En définitive, c'est là le fond ; mais les âges successifs y ont ajouté secondairement, mais bien utilement, la nature et l'humanité, la science et l'histoire. »

Le procédé formulé, comment va-t-il être mis en œuvre par son auteur?

Élève de Descartes et enfant du siècle, logiquement préoccupé du *moi* et profondément imprégné de ce *moi,* M. de Chambrun remplit très aisément le premier article de son programme. Il se saisit, il se définit, il se pose, il s'érige en juge de l'Espace et de la Durée :

« J'établis d'abord les bases les plus larges, les plus vastes possibles ; puis je m'élève, j'exclus, j'élimine, et je ne me tiens pour satisfait que lorsque je suis arrivé au sommet le plus élevé, unique. » — « Ce que je recherche, dit-il encore, ce sont les étoiles fixes, les permanences, les durées... » Hélas ! toute l'humanité en est là, et depuis les pasteurs de Chaldée, qui interrogeaient les astres dans le silence introublé du désert, qui de nous n'a cherché son étoile fixe ?

Ce qui fait l'originalité de M. de Chambrun, et ce qui tendrait à prouver l'excellence de sa méthode, c'est qu'il a trouvé, lui. — Et n'allez pas me dire que c'est une illusion ! En matière de foi, l'illusion est bien près de valoir le fait. N'est-ce pas en songe

que « le patriarche Jacob, s'étant endormi à Béthel, vit, entre le firmament et le sol, une longue échelle d'anges... ? »

Et voici le « sommet unique » où M. de Chambrun se repose avec délices, juste récompense de sa longue et laborieuse ascension :

« Mon dernier mot, c'est que mon procédé constant, ma méthode invariable consistent à universaliser la littérature par la philosophie, la religion, l'histoire, la science, l'art ; et l'art tout entier : nature, architecture, sculpture, peinture, musique.

« J'arrive ainsi à mon but : l'idéal, que j'élève d'abord jusqu'au mysticisme, pour le ramener ensuite au *Misereor super turbam.* »

M. de Chambrun ajoutera plus tard, dans une note inédite :

« J'ai jusqu'ici fort bien atteint l'idéal et le mysticisme ; mais je n'ai point encore touché le *Misereor super turbam :* je le réserve pour ma conclusion dernière... »

Cette conclusion nous sera donnée probablement, au point de vue poétique, dans l'é-

tude annoncée sur Gœthe ; sous son mode métaphysique, dans l'ouvrage, annoncé également, sur les *Principes de la civilisation.* — Attendons, et, en attendant, ô mes chers concitoyens, ne nous égarons pas dans la recherche de nos étoiles fixes !

IV

M. de Chambrun ne suit pas toujours rigoureusement la marche dont il a réglé le mouvement et classé les étapes dans *Ma Méthode.* Familier avec des procédés qui lui appartiennent, familiarisé par un fréquent et consciencieux usage avec leur allure, leur efficacité et la réaction des termes les uns sur les autres, il s'accorde volontiers la permission de sauter l'un ou l'autre de ces termes, de passer sans transition du moi à l'infini, ou de prendre un point de l'infini lui-même pour tremplin. Les grandes envolées de l'imagination et le dédain superbe des petits faits sont un gage assuré de bonheur pour un philosophe. S'il s'élance d'un bond audacieux dans l'inconnu,

il est sûr d'être soulevé par ses ailes de poète et de retomber, sauf et serein, dans l'idéal. — Écoutez plutôt M. de Chambrun :

« I. — *De minimis non curat.* — Il faut s'attacher au principal, à l'essentiel, à ce qui présente d'importantes dimensions, à ce qui est grand. Empruntant une comparaison à la physiologie contemporaine, je dirai que je néglige toujours le microbe pour ne m'attacher qu'au macrobe.

« II. L'espace, au moment actuel, immédiat, la vie sur la planète Terre..., tel est mon point de départ...

« III. La durée, en remontant d'âge en âge, du XIXe siècle au XVIIIe, au XVIIe, au XVIe, constitue la montagne qu'ensuite je gravis...

« IV. Je puis alors de l'histoire extraire les *Principes de la civilisation,* ou la philosophie de l'histoire ; du *fieri*, je m'avance dans l'*esse ;* ils se complètent, s'achèvent et se déterminent l'un l'autre. »

Et sur les mots : « *In cœlo et in terrâ* » l'ouvrage s'achèvera par une vision, fondue dans un cantique d'extase :

« L'humanité alors, d'évolutions en évolutions, de progrès en progrès, consommera son ascension, son assomption dans le divin, le parfait, l'absolu, l'infini ! »

V

Il est facile de voir que la méthode de M. de Chambrun, dans son application à l'étude de l'histoire, ne ressemble ni à celle de M. Taine dans l'*Histoire de la littérature anglaise,* ni à celle de M. Fustel de Coulanges dans les *Institutions de l'ancienne France,* ni à celle de M. Renan dans les *Origines du Christianisme.* Elle ne ressemble pas davantage à celle de son cher maître Guizot. Et, ici, il faut laisser encore la parole à M. de Chambrun. Avec une loyauté de gentilhomme, il prendra soin de situer son exposé de principes entre l'apologie et la critique impartiale de ces principes :

« On me dit que ma méthode est originale ; que, d'ordinaire et communément, on descend le cours des âges au lieu de le remonter ; on me dit que, prenant ainsi mon point de départ

dans ma conscience, je puis facilement tomber dans cette erreur, de faire de l'histoire non point objective et réelle, mais subjective et plus ou moins personnelle ou imaginaire.

« Je dédaigne tout à fait la première objection, et il me plaît de marcher dans mes voies : « *By myself,* je ne vis point par exemples », a dit l'un de mes ascendants. Au contraire, le second reproche me touche. Je réplique que c'est là une question de mise en œuvre et d'habileté, de prudence. »

Voilà qui va bien ; mais l'habileté, la prudence, tous les petits moyens d'exécution ne paraîtront-ils pas des artifices bien mesquins sur le « sommet unique » où s'est élevé M. de Chambrun ? Voici la réponse :

« Il faut retenir, il n'y a de vrai dans l'histoire que ce qui la dépasse : l'idéal, l'héroïsme, la sainteté...

« Je me détournerai donc du mal, des monstres, des fléaux, du laid...

« L'époque actuelle doit être considérée comme une époque inférieure, comme une époque basse ; elle est toute subordonnée à la

science et aux applications de la science : les finances, l'économique, les travaux publics, l'industrie, le commerce ; elle se prosterne devant deux idoles : la matière et la force. De là cette méthode abaissée qui est l'analyse.

« Je persiste dans ma synthèse... »

Historien, philosophe ou artiste, M. de Chambrun est toujours l'homme qui, à un de ses collègues de l'Assemblée nationale lui racontant je ne sais quelle vilenie, répondait : — « Je regarde la lumière!... » Lamartine, interrogé sur le côté de la Chambre où il irait siéger, répondait à peu près dans le même sens : — « Au plafond... » Nobles ambitions! Mais il faut être condor pour planer sans accident, les ailes étendues dans l'espace,

> Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,

et l'aigle seul, dit-on, peut contempler sans lassitude le soleil. Du plafond, Lamartine nous a rapporté les *Girondins*, le 24 Février, la phrase du drapeau rouge et les journées de Juin. Plus adroit et plus favorisé que le pauvre grand tribun, accompagné jusque dans les

mystérieux tourbillons de l'infini par cette quiétude heureuse qu'il a trouvée dans la fréquentation et dans la sérénité des cimes, — espérons que c'est la bonne nouvelle que M. de Chambrun nous tient en réserve dans ses *Ultima verba*.

LA PRESSE GRAYLOISE

27 AVRIL 1889

Il y a, dans notre petite ville, un assez bon nombre d'hommes instruits, qui ont des loisirs et ne fuient pas les lectures sérieuses : c'est pour eux que nous écrivons ces quelques lignes.

M. le comte de Chambrun, né vers 1820, est un de ceux dont les espérances ont été ruinées par le coup d'État de 1851 ; il a dû, lui qui rêvait l'action, se contenter de voyager, de lire, de méditer les grandes œuvres. Depuis 1870, il a été préfet, député, sénateur. Aujourd'hui, il vit dans la retraite, mais il écrit des ouvrages de philosophie et de politique dont les juges compétents ont fait les plus grands éloges. M. de Chambrun est un des plus vi-

goureux penseurs de notre époque. Son esprit éminent n'est étranger à aucune des grandes questions contemporaines. Lisez ce livre, vous y trouverez l'exposé des idées générales du philosophe sur la civilisation, les arts, les lettres, l'histoire et la politique.

Son œuvre importante n'est pas de celles qui peuvent être appréciées par une lecture superficielle, mais elle doit être mûrement méditée par qui veut l'apprécier comme elle le mérite. M. de Chambrun cherche l'âme de l'humanité, sa perpétuité dans les siècles.

M. de Chambrun a publié depuis 1871 : *Fragments politiques* (3[e] édition); *Nos historiens* (2[e] édition 1888); *La Foi, l'Espérance et la Charité* (1882); *Le Philosophe et la Muse* (1884); *Homère, Shakespeare, Corneille* (1886); *Œuvres choisies* (1889). C. Lévy, éditeur.

Tous ces ouvrages se rattachent à l'idée mère : le progrès continu de l'âme humaine. M. de Chambrun n'est pas un étranger aux idées de son époque, mais il fait voir que la théorie de l'éternel devenir peut se concilier avec le dogme chrétien de l'immortalité de

l'âme. A Descartes il emprunte sa méthode, c'est-à-dire qu'il part de la connaissance du moi par la conscience pour s'élever à la conception de Dieu. Mais il comprend l'insuffisance du système cartésien, pour expliquer la constitution du monde. Aussi M. de Chambrun n'est-il pas un disciple aux idées étroites, suivant aveuglément le grand rénovateur, comme s'il y avait une orthodoxie en matière philosophique. Il ne va pas non plus jusqu'à s'incliner devant le positivisme de Comte et le matérialisme grossier qui ne peut rien expliquer. Voici comment il résume ses vues particulières :

« Mon dernier mot, c'est que mon procédé constant, ma méthode invariable, consistent à universaliser la littérature par la philosophie, la religion, l'histoire, la science, l'art, et l'art tout entier : nature, architecture, sculpture, peinture, musique. J'arrive ainsi à mon but : l'idéal, que j'élève d'abord jusqu'au mysticisme, pour le ramener ensuite au *Misereor super turbam!* »

Un homme tel que Chateaubriand était

malheureux parce qu'il n'aimait personne et ne s'attachait à rien; M. de Chambrun, en véritable sage, s'est adonné à ces hautes études qui sont pour l'âme une source de joies solitaires et graves, en même temps que la générosité de son cœur lui faisait faire un noble usage de sa fortune.

Frappé d'une cécité complète, il travaille néanmoins comme travaillait ce graylois d'adoption, le baron Martin, avec l'aide de lecteurs et de secrétaires. Sa vie se terminera paisiblement grâce à ces nobles distractions que l'orateur romain savait déjà célébrer en termes d'une reconnaissance émue.

Nous espérons que M. de Chambrun, oubliant à dessein les vilenies de notre époque, nous exposera bientôt ses idées sur l'avenir de notre pays et sur les tentatives du socialisme chrétien, lui qui croit au rapprochement de l'Église et de la démocratie.

LA TURQUIE

8 mai 1889

Voilà un bon et beau livre ! Ce gros volume de 500 pages est tellement touffu, tellement plein d'idées, de faits, d'appréciations neuves et originales, qu'on ne peut l'ouvrir, à une page quelconque, sans y trouver plaisir et profit. C'est vraiment un grand remueur d'idées que cet ancien député et sénateur de la droite, obligé par la cécité de renoncer à sa carrière politique. Retiré dans son hôtel princier du faubourg Saint-Germain, il s'est livré aux études philosophiques qui avaient animé d'une si généreuse inspiration sa vie parlementaire, et le résultat de ses méditations vient de nous être livré dans le volume si splendiment imprimé par M. Calmann-Lévy.

Ce livre, nous l'avons déjà dit, échappe à l'analyse, car il est comme une épaisse forêt où l'on entre un peu au hasard, sans trop savoir comment l'on en sortira.

Mais chaque fois qu'on en sort, c'est avec une moisson d'idées ingénieuses, de théories nouvelles sur les hommes, les choses et sur les grands faits de l'histoire humaine. Une des théories favorites de l'auteur est celle de « l'âme de l'humanité », âme immortelle, ouvrière infatigable qui, depuis les origines de notre race, a tissé la trame de l'histoire, engendré les civilisations diverses avec leurs merveilles et leurs bienfaits. Il rend un hommage éclatant et mérité à la civilisation grecque, qui « a laissé une empreinte ineffaçable sur la pensée humaine » ; mais il reconnaît une plus haute influence au christianisme, dont les leçons ont régénéré le monde et créé une civilisation bien plus haute et plus pure que celle des penseurs et des artistes helléniques. Notre auteur suit la marche ascendante de la civilisation à Athènes au siècle de Périclès, à Rome sous Auguste, et quinze siècles plus tard, sous

Léon X, enfin en France, sous le règne éblouissant de Louis XIV. Ce premier chapitre, après avoir mentionné les défaillances des nations modernes dans les deux derniers siècles, se termine par cette pensée qu'il élève à la hauteur d'un axiome : « Les peuples chrétiens ne meurent pas, ils se transforment », et c'est pourquoi l'auteur promet encore à la France, malgré ses erreurs et ses fautes, un fécond avenir et de glorieuses destinées.

M. de Chambrun dit quelque part : « L'âme humaine a deux ailes : le Vrai et le Beau, et c'est à l'aide de ces ailes qu'elle arrive au Bien ». Philosophe et artiste, notre auteur porte un jugement rapide et ingénieux sur les grands musiciens du XVIII[e] siècle.

A propos des débuts de la musique avec Lulli, Palestrina, Victor Hugo a dit :

La musique montait, cette lune de l'art.

M. de Chambrun, meilleur connaisseur que le poète, qui était le moins « musical » des hommes de notre temps, caractérise d'un mot les grands maîtres : Sébastien Bach, avec qui a

commencé la musique : « Un géant qui dans le granit s'amuse à faire de la dentelle » ; Haendel, « le Milton de la musique » ; Glück, « plein de tendresse et de profondeur » ; Haydn, le Pérugin de la musique ; Mozart, qui en est le Raphaël, et Beethoven, « qui a la figuration, les tempêtes, les transports et les emportements de Michel-Ange ». Parmi les maîtres modernes, notre auteur n'en connaît que deux : « Rossini, qui est la fin de la grandeur, et Meyerbeer, qui est le commencement de la décadence ». Il accorde néanmoins à l'auteur de l'*Africaine* la palme de la grandeur religieuse, et l'appelle « un sémite qui, dans ce siècle, a ressaisi la harpe de David ».

Les jugements portés par M. de Chambrun sur les figures du Panthéon littéraire ne sont ni moins sûrs ni moins profonds, et presque toujours ils se résument en un mot : « En Shakespeare, dit-il, s'incarne non seulement l'Angleterre du XVIe siècle, mais l'humanité tout entière. Shakespeare a les *larmes*, et c'est pourquoi il fait pleurer. C'est lui qui a inventé cette délicieuse expression : *The milk of human*

kindness (Le lait de la tendresse humaine). »

Dans notre siècle, « Gœthe a été le père de toute la poésie moderne, et les trois plus illustres de ses enfants sont Byron, Lamartine et Musset. » M. de Chambrun avoue sa préférence pour « cette pâle figure de Musset, qui s'est promenée dans nos cités et nos campagnes, y conduisant toutes nos mélancolies, nos mécomptes, nos sanglots ». Avec Corneille « nous gravissons les monts superbes de la grandeur et de la noblesse humaine ». A lui la palme de la grandeur morale! Roméo et Juliette sont peut-être le couple le plus touchant que l'on puisse imaginer; mais Rodrigue et Chimène sont le couple le plus grand et le plus beau que jamais poète ait conçu.

Nous n'en finirions pas si nous voulions reproduire ici tous ces jugements, pareils à des coups de burin, portés par l'esprit juste, élevé, délicat de notre auteur sur les principales figures littéraires ou artistiques des grands siècles passés et de nos jours. Sa façon de résumer les grandes époques historiques est non moins attrayante et originale que ses études

littéraires. Là aussi il généralise, il fait de la « synthèse », comme il dit, et il caractérise une époque, une institution par un mot juste et inoubliable.

M. de Chambrun connaissait peu l'Orient, et ce qu'il en dit n'est pas toujours juste ni exact. Il avait eu néanmoins l'ambition de l'étudier et avait fait venir dans son hôtel un savant syriaque pour lui traduire fidèlement le Coran. Il emprunte à je ne sais quel auteur arabe cette parole qui a une saveur tout orientale : « L'homme d'État doit tenir à la fois du lion et du renard ». Il constate avec regret que parmi les gouvernants modernes il y a plus de « renards » que de lions.

Nous croyons devoir terminer cette étude par le passage que M. de Chambrun consacre à la France actuelle, si décriée et si souvent calomniée. « La France, dit-il, peut souffrir, elle ne peut pas périr. Les vicissitudes qu'elle subit depuis un siècle ont sans doute porté atteinte à sa grandeur et à sa gloire, mais elles ont laissé à peu près intacts sa substance et son génie. Il y a un point où elle est l'égale

des plus grandes et des plus fortes : l'Amérique, l'Angleterre, la Prusse, et la maîtresse de la Russie et de l'Autriche : c'est la puissance du travail et de l'épargne. Il faut tout attendre d'une nation qui, au travers de tant d'épreuves, de fautes et d'erreurs, a su demeurer laborieuse. La France, mûrie et grandie par le malheur, pourra inaugurer, comme en 1816, une ère nouvelle de prospérité, de progrès et de liberté. » C'est le vœu que forment tous les amis de ce grand pays.

BERNER ZEITUNG

8 MAI 1889

Un fort volume de 495 pages; beau papier et magnifique impression. Malheureusement, l'auteur de la *Comtesse Jeanne* n'a pu nous intéresser, comme nous l'attendions d'un livre qui promettait de nous faciliter la compréhension de tant d'études philosophiques. En effet, M. de Chambrun, ancien sénateur, ancien député, exilé par la perte de la vue du domaine de la politique, s'est occupé de la solution de différentes questions philosophiques ou psychologiques, de l'esprit des arts figuratifs, des héros de la poésie et de la musique, des règles applicables à la composition des livres d'histoire; partout il a cherché l'âme de l'humanité. Nous ne voyons pas clairement ce que peut

être le véritable aspect de cette âme de l'humanité, trouvée tantôt dans la continuité de la civilisation, tantôt dans la musique, tantôt encore dans l'Église, bien entendu catholique romaine, puisque notre comte ne connaît qu'une Église, le catholicisme.

Avec toute son élévation, cette philosophie ne réussit pas à nous attacher, et les éloges enthousiastes de tout ce qui est bon et noble ne nous enflamment point. On ne sait jamais bien où cesse la pensée et où commence la phrase. On tombe, çà et là, sur une assertion émise dans un langage parfait et d'une tournure académique, on est attiré par une image harmonieuse; mais le charme ne dure pas longtemps : on retombe sur des longueurs fatigantes, sur une proposition d'une originalité baroque ou bien sur des non-sens enveloppés d'une rhétorique sonore, et le charme est détruit. Certainement le comte de Chambrun est un bon catholique, un patriote courageux, un orateur et un écrivain aimable; mais inutile est la peine que l'éditrice de ses œuvres se donne pour le faire croire un philosophe.

Il est vraiment honorable qu'un homme comme notre comte, que sa naissance, ses relations, son éducation, rattachent étroitement au principe monarchique, dise hautement du parlementarisme qu'il peut suffire à toutes les prétentions raisonnables et justifiées, et qu'il admette le fait d'une République conservatrice. La proposition que fait le comte dans son projet de constitution de dégonfler par la décentralisation cette tête énorme qui s'appelle Paris, et de mettre le sang du pays dans un meilleur état de circulation, témoigne d'un esprit pratique. Il prouve d'ailleurs son courage en mettant hardiment Shakespeare au-dessus de tous les poètes anciens et modernes et de tous les poètes français. Mais, dès qu'il commence à philosopher et que sa foi catholique est en jeu, il ne s'arrête plus. Et maintenant, c'est à nous aussi de passer à autre chose, après avoir fait connaître cet étrange essai de résoudre « tous les grands problèmes qui préoccupent l'esprit humain » étudiés avec une attention malheureusement peu récompensée...

LA FRANCE NOUVELLE

9 ET 11 MAI 1889

I

Ce livre est un hommage rendu, un monument érigé en l'honneur d'un penseur profond, d'un écrivain sagace, d'un psychologue éminent par la main pieuse d'une admiratrice, d'une élève fervente, Mme Clarisse Bader, auteur de la *Comtesse Jeanne*.

Il est difficile d'apprécier la beauté réelle d'un site, d'un monument, d'un tableau, d'une statue par sa reproduction réduite, si exacte et si fidèle qu'elle soit; mais plus difficile encore et presque impossible de juger la grandeur d'une œuvre de la pensée sur une simple analyse, si consciencieuses qu'en soient les

appréciations et si minutieux qu'en soient les détails. Il vaudrait mieux sans doute avoir vu le *monstre* lui-même, c'est-à-dire avoir lu et médité les études politiques et littéraires de M. le comte de Chambrun.

A défaut de cette lecture, l'ouvrage de M[me] C. Bader peut être considéré comme un tableau complet des travaux de M. de Chambrun : il en décrit la genèse, il suit pas à pas les évolutions de sa pensée; il en retrace les développements, qu'il éclaire de nombreuses citations tirées du texte même; la communion des idées entre le maître et le disciple est assez grande pour que ce dernier puisse même esquisser par avance des travaux en préparation et en indiquer les principales lignes. Sous forme d'appendice, M[me] Marie Dronsart a résumé en des notes courtes et substantielles diverses des questions traitées par M. de Chambrun. Ces pages ne sont pas les moins lucides ni les moins intéressantes du livre.

Aveugle comme Homère, dont il admire l'*Iliade* et l'*Odyssée,* comme Milton, auquel cependant il n'accorde pas place en son Pan-

théon, M. le comte de Chambrun, que la perte de la vue a forcé de renoncer à la politique actuelle et active où il a tenu honorablement sa place comme député, puis comme sénateur, n'a rien perdu de sa vive et vaste intelligence; il s'est attaché plus résolument que jamais à l'étude du grand problème qu'il poursuit depuis de longues années et dont nous avons parlé tout à l'heure : la *Recherche de l'âme de l'humanité.* L'âge et l'infirmité dont il est atteint et qui l'isolent des objets extérieurs, loin d'amoindrir ses facultés, semblent au contraire avoir accru l'activité et l'acuité de leurs perceptions.

Comme l'aigle qui figure dans son blason et que nous croirions volontiers descendant direct de celui qui symbolise l'exilé de Pathmos, l'apôtre Jean, il a toujours aimé et hanté les sommets, et, les yeux fermés à la lumière, il est resté *un voyant,* un *vates* chrétien toujours et par-dessus tout.

C'est sur les hauteurs du Pentélique, sous le ciel pur et lumineux de la Grèce, que M. de Chambrun a reçu sa première révélation, qu'il

a entrevu ce problème à la recherche et à la solution duquel il devait consacrer le reste de ses jours : l'existence et la perpétuité « d'une seule et même vie, d'une seule et même âme, d'une seule et même civilisation dans l'univers à travers les siècles et les transformations. »

L'étude de la civilisation grecque l'amène à constater que le « summum » de développement intellectuel d'un peuple est loin d'être le « summum » de sa force et qu'au contraire ce complet épanouissement est le précurseur de la décadence.

De l'examen du siècle de Périclès à Athènes, de celui d'Auguste à Rome, de celui de Léon X et des Médicis en Italie, de celui de Louis XIV en France, le grand siècle littéraire, suivi du grand siècle philosophique, le XVIIIe, aboutissant à la Révolution, qui se continue encore après cent ans, il déduit une loi fatale de décadence et de mort pour les peuples. En vertu de cette loi découverte et promulguée par lui, comme conséquence de nos désastres qu'il avait d'abord considérés

comme réparables, au milieu du chaos où nous nous débattons, il laisse échapper ces cris de désespérance : *Finis Galliæ* (1879), *Finis Europæ* (1887). Cette triste solution est-elle donc la seule que M. de Chambrun puisse entrevoir ? En lui le philosophe, le psychologue, peuvent bien l'admettre et s'y résigner : le patriote, le chrétien y répugnent, et nous aimons mieux penser que ceux-ci croient plutôt à la résurrection et à la vie.

. . . .

II

Le but élevé qu'il se propose amène M. de Chambrun à rechercher l'âme dans toutes ses manifestations, « dans la civilisation, dans les lois, dans les littératures, dans l'histoire et surtout dans l'Art, qui en renferme les dernières étincelles, qui en garde les plus intimes et les plus ineffables secrets ».

Ces études sur l'esthétique semblent la partie la plus attrayante, la plus captivante de l'œuvre ; c'est là que l'auteur, donnant libre

essor à sa pensée, s'élève d'un vol ferme et hardi jusqu'à la cime qu'il veut atteindre, « à l'étroite alliance, l'intimité indivisible du Vrai, du Beau, du Bien, au livre éternel, immanent, absolu, que Dieu porte en lui-même, en son infinie substance, et qu'il nous a donné en notre substance finie ».

Dans un langage éloquent, souvent poétique, parfois sibyllin et mystique, il a résumé ses aspirations, ses méditations dans les dialogues du *Philosophe* et de *la Muse.* Si leurs noms rappellent le paganisme, les personnages sont bien et profondément chrétiens et portent en exergue l'épigraphe de saint Paul : *Proposuit Deus instaurare omnia in Christo quæ in cœlis et quæ in terra sunt :* Dieu s'est proposé d'instaurer dans le Christ tout ce qui est dans le ciel et sur la terre.

Dans sa classification des arts, M. de Chambrun donne naturellement la prééminence aux arts immatériels, Poésie et Musique, sur les arts plastiques, Peinture, Sculpture, Architecture. Si sa mémoire fidèle lui fait revoir et fait revivre dans sa pensée les merveilles que

ses yeux ont admirées à l'heure recueillie de sa jeunesse, la *Cène* de Léonard de Vinci, la *Madone* de Florence, la *Camera della Segnatura* au Vatican, le *Moïse,* la déesse de Milo, il leur préfère et place au-dessus d'elles la *Divine Comédie* de Dante, les drames de Shakespeare, les tragédies de Corneille et surtout les *Symphonies* de Beethoven. Bien qu'il n'ait placé la Musique qu'en seconde ligne, après la Poésie, nous ne voudrions pas répondre qu'au fond du cœur il ne lui réserve pas le premier rang, tant il la sent, la comprend et l'aime, tant elle le transporte et le pénètre dans le plus profond de son être, *ex imo ad imum*, selon sa propre expression, tant elle lui donne la sensation de l'infini, de l'ineffable.

JOURNAL DE GENÈVE

12 MAI 1889

Ancien député au Corps législatif sous l'Empire et plus tard à l'Assemblée nationale, ancien sénateur de la République, le comte de Chambrun, aujourd'hui frappé de cécité, a dû renoncer à la vie politique en même temps qu'à toutes les jouissances que, depuis de longues années, il trouvait dans les arts plastiques. Il ne s'est cependant pas découragé, et plus que jamais dans sa retraite il s'est voué à l'étude des problèmes philosophiques qui l'ont toujours attiré. Il y a en lui un psychologue, et c'est de sa psychologie que l'auteur de la *Comtesse Jeanne* (Mlle Clarisse Bader) nous donne la synthèse dans le superbe volume que nous avons sous les yeux et qui con-

tient des analyses et de nombreux fragments d'ouvrages, en partie inédits, du comte de Chambrun.

Aussi bien dans les lettres et dans les arts que dans les sciences morales et politiques, M. de Chambrun recherche l'âme de l'humanité. C'est par la civilisation grecque qu'il en eut la première révélation; mais si la Grèce a laissé une empreinte ineffaçable sur la pensée humaine, il reconnaît une influence plus haute à la religion chrétienne. Après avoir cherché l'âme de l'humanité dans la civilisation générale, il la demande, en particulier, au génie des arts, à la statuaire, à la musique, à la poésie. Pour lui, Beethoven est le plus grand de *tous* les artistes, et son âme seule lui donne l'âme tout entière de l'humanité. Dans la littérature, c'est Shakespeare qui, le premier, attire ses regards; Shakespeare, en qui s'incarne non seulement l'Angleterre du XVIe siècle, mais l'humanité de tous les âges : aussi le place-t-il au-dessus des autres poètes de tous les temps; cependant son *poète* préféré, celui qui lui est le plus cher, auquel il se donne et se confie le

plus volontiers, c'est un prosateur, Cervantès. Il a de bien belles pages sur Homère, sur Corneille, sur Molière. Il parle du goût, « cette chose difficile et rare dans les questions d'esthétique », et le compare à ce qu'est l'honneur pour un homme, la pudeur pour une femme. Le goût fait partie de nos éléments les plus intimes. Il doit donc être conservé, entretenu, protégé avec des soins particuliers, avec une attention persévérante et continue.

Mais, si M. de Chambrun est esthéticien, il est aussi historien, et il cherchera l'âme de l'humanité dans les destinées des peuples. Il constate les progrès accomplis au XIXe siècle dans le domaine des sciences historiques et les attribue, avec raison, à quatre grandes causes principales, qui sont l'érudition et la critique, la publicité, la méthode et l'esprit général.

Guizot, Thiers et Tocqueville sont les trois historiens que M. de Chambrun a plus particulièrement étudiés. Il les a connus personnellement et s'est nourri de leurs œuvres. C'est surtout en Guizot qu'il salue son maître. Dans

la doctrine de l'illustre historien et dans son caractère il trouve ce qui est pour lui la première règle de l'histoire, la grandeur : *De minimis non curat.* Et comme cette grandeur éclate à chaque ligne dans le récit de l'entrevue qu'il eut au Val-Richer avec Guizot, à la fin de la guerre franco-allemande! Nous voudrions pouvoir citer ici cette page qui fait autant d'honneur à M. de Chambrun qu'à Guizot. Ce fut sur le conseil, nous allions dire sur l'injonction de « ce vieillard de quatre-vingt-trois ans, affaibli par l'âge et la maladie, mais debout au milieu des ruines de la patrie, gardant sa foi invincible dans les destinées de la France », que M. de Chambrun, renonçant à ses idées d'abstention et de retraite, se décida à se présenter aux suffrages des électeurs du département de la Lozère, qui l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale.

Pour M. de Chambrun, l'idéal de la civilisation est la continuité, la civilisation d'aujourd'hui venant de celle d'hier, laquelle venait de celle d'avant-hier. Partout et toujours, il voit le Verbe divin dans l'âme humaine. Il

croit au progrès avec la foi un peu optimiste des âmes généreuses, et cette confiance jointe à un ardent amour pour sa patrie en font une personnalité sympathique. Nous savons gré à l'auteur de la *Comtesse Jeanne* de nous le faire si bien connaître.

Ce n'est pas cependant que nous soyons d'accord sur tous les points avec M. de Chambrun. Sa ferveur catholique lui dicte parfois des jugements auxquels nous ne saurions souscrire en aucune façon, par exemple lorsqu'il appelle la Réforme un « toxique » et une « œuvre de mort », tout en reconnaissant, d'autre part, ses heureux effets sur la vie *intellectuelle* des peuples. On voit les réserves qu'il convient de faire. Nous ne souscrivons pas davantage à sa classification des génies, qu'il étiquète, en quelque sorte, avec des numéros d'ordre. L'art suprême est la région des égaux. Beethoven n'est pas supérieur à Shakespeare, ni Raphaël à Homère. Ils sont sur le même rang, parce qu'ils ont atteint le point culminant. Mais nous n'insisterons pas. M. de Chambrun l'a dit excellemment : « Il

n'y a point d'art, il n'y a point d'esthétique sans l'admiration. » Or, le livre que nous signalons au public vaut — malgré quelques réserves nécessaires — d'être franchement admiré. C'est une œuvre suggestive au plus haut degré et qui captivera tous ceux qu'intéressent les questions d'esthétique et les grands problèmes de la philosophie de l'histoire.

LIEPZIGER TAGEBLATT

18 MAI 1889

Il n'y a rien de plus original, et en même temps de plus uniforme, que la littérature française de nos jours. Zola et ses successeurs suivent une direction déterminée, mais qui par sa nature même est resserrée dans de si étroites limites, qu'ils sont forcés de se mouvoir comme le cheval de manège dans le même cercle d'idées, le même bas-fonds, ou sur un sol mou qui, sans cesse piétiné, devient de plus en plus boueux et répugnant. Les disciples de Musset, de leur côté, se plaisent dans d'incessantes rêvasseries d'un sentimentalisme totalement exagéré, mais qui n'en est pas moins immoral quoique dépourvu de la description plastique des situations.

Ils regardent la terre comme du haut du ballon de Gambetta, non pas simplement comme du haut de la tour Eiffel où ils s'élèvent par degrés. Tout ce qui est à leurs pieds est fondu, est plongé dans un brouillard gris, humide; à peine peut-on distinguer le vol d'un oiseau, la coupole du Panthéon, les tours de Notre-Dame ou les fortifications de Montmartre. Rien ne leur rappelle l'activité sans repos de l'homme, les peines des travailleurs et la récompense de l'œuvre. Ils se meuvent au milieu des produits de leur imagination, rêvent d'un éternel printemps sur les boulevards, confondent l'ylang-ylang avec le parfum naturel de la violette des bois, entendent l'eau des fontaines de la place de la Concorde retomber dans les bassins et s'imaginent écouter le fracas des torrents de la montagne.

Ils soupent avec une de ces « dames » et vénèrent hypocritement la vertu des femmes et la chasteté du corps et de l'âme. Ils vont aux courses à Vincennes, ou à la revue à Longchamps, et cela leur suffit pour décrire les batailles et la vie des savanes, car tous ces

écrivains, tant réalistes qu'idéalistes, prennent Paris pour le monde entier : tout ce qui est hors de l'enceinte ne les touche pas. Qu'ils transportent n'importe où la scène de leurs histoires, qu'ils attribuent à leurs héros la nationalité et la religion qu'ils voudront, toujours ils représenteront à un point de vue parisien des types parisiens. Une foule de phrases bien faites, de jeux de mots spirituels, l'étalage de prétentions scientifiques, ne cachent pas ce défaut, mais ne le rendent que plus sensible, surtout aux étrangers, qui se trouvent dépaysés dans ces manières de s'exprimer. Tous ceux qui lisent un livre français n'y cherchent pas des études ethnographiques du quartier Latin, ou un guide géographique dans le « demi-monde » : ce que l'on veut, c'est sentir la vie réelle, aux chaudes pulsations, entendre des pensées, des aspirations et des privations, voir les rouages de la machine, surprendre ses bruits, percevoir au moyen de tous ses sens l'engrenage qui fait agir et excite l'homme intérieur. L'âme manque dans la plupart des poésies et des ouvrages de l'imagination.

Il en est un pourtant qui a étudié avec ardeur l'âme quand elle révèle son existence par des manifestations spontanées et des palpitations convulsives. C'est un aveugle qui ne voit plus que par les yeux de l'âme et pour qui Paris n'est pas le synonyme de l'univers.

C'est pourquoi le comte de Chambrun est certainement une des personnalités des plus remarquables de la littérature française. Il représente une direction particulière qui certainement fera école. En effet, il cherche l'âme de l'humanité dans l'art, dans la science, dans la littérature et dans l'économie politique. Il part de ce principe que toute œuvre, quelle qu'en soit la nature, est pénétrée d'une pensée d'unité, et que les choses en apparence les plus opposées peuvent être reliées précisément par cette pensée. Le comte de Chambrun considère le christianisme comme étant l'ensemble le plus élevé de toutes les sciences et de tous les arts, et par suite comme l'expression la plus parfaite de cette âme de l'humanité. Il salue en lui la base de la civilisation.

Il écrit : « Il est certain que la législation,

les institutions, les enseignements, les préceptes, la morale de l'Église, ont exercé sur le cours de l'histoire et sur le sort des peuples une considérable, une décisive influence. Mais ce n'est là que le premier regard des choses : il faut apercevoir les attaches intérieures et permanentes du christianisme et de la civilisation. L'œuvre divine a été le rétablissement de l'union entre l'âme créée et le Dieu créateur. Reliée à l'origine absolue, éternelle, infinie de toute vérité, de toute pureté, de toute sainteté, l'âme a été renouvelée, rachetée, réparée. Alors du fond d'elle-même, de sa propre substance, elle a fait sortir la lumière, la vérité, le bien, dans tous les ordres, dans toutes les œuvres et dans toutes les missions de la destinée humaine. Toutes choses sur la terre ont été changées et instaurées après l'avoir été dans les cieux, puis elles se sont développées d'après les caractères et les dons de chacun des peuples de l'Europe, et c'est ainsi que d'âge en âge s'est établie dans le monde la civilisation moderne.

« ... Ce que je viens de dire du christianisme et de la civilisation, j'aurais à le répéter et je

le répète, descendant de l'ordre divin dans l'ordre humain, pour chacune des parties de la civilisation dans l'espace et dans la durée, pour chacune des nations et pour chacun des siècles vis-à-vis des autres siècles et des autres nations. »

Après avoir ainsi cherché et trouvé l'âme de l'humanité dans les productions de l'esprit et reconnu que « le génie de l'intelligence n'est point le frère de celui de la force », le philosophe se tourne vers les œuvres de l'art, la sculpture, la peinture et la musique. A l'égard de cette dernière, il prend un point de vue de parti fort étroit, car il n'admet comme maîtres que Beethoven, Bach, Glück, Mozart, Haydn et Haendel; Rossini, Meyerbeer et Chopin sont pour lui incomplets, et les autres, Wagner en tête, n'existent pas.

Dans ses considérations sur la poésie, sa plus grande attention est réservée à Shakespeare. Les poètes français Musset, Corneille, Racine, Molière, ont saisi la véritable étincelle de la divinité. La comparaison de Dante, de Cervantès et de Gœthe produit une impression

étrange. Celui-ci est désigné comme « le dernier grand poète ». Il a universalisé la littérature et y a réuni dans un ensemble harmonieux la religion, l'histoire, les sciences naturelles et tous les arts. Ses vers ne sont comparables qu'à la musique de Beethoven.

Les dernières études du comte de Chambrun embrassent la psychologie de l'histoire universelle, les diverses méthodes de l'écrire, les institutions et les destinées des peuples. Sa méthode procède de celle de Descartes.

En cherchant à faire l'analyse de ces perceptions synthétiques que certains écrivains ont exprimées par une proposition unique, le comte de Chambrun a produit une œuvre absolument intéressante, malheureusement gâtée en quelques endroits par des obscurités de style. Mais son système est noble et sincèrement pensé. Il touche à tous les problèmes qui tourmentent l'esprit humain, il provoque la discussion et la réflexion. On peut être d'une autre opinion que le philosophe catholique, mais on ne peut rester indifférent devant ses écrits.

Un des derniers parmi ses ouvrages est la bio-

graphie des historiens Guizot, Tocqueville et Thiers. Il ne contient rien qui soit essentiellement nouveau, mais une énorme masse de théories de M. de Chambrun sur la psychologie de l'histoire universelle, sur les systèmes et les diverses méthodes suivis dès les temps les plus anciens par les historiens pour comprendre leur époque. La France s'y trouve sur le premier plan, et Guizot est présenté comme le plus éminent. Cet opuscule, qui, malgré cela, en est à sa seconde édition, ne présente pas tous les côtés saillants du style de Chambrun, mais tous ses défauts. Quiconque a de la patience et beaucoup de loisir ne doit pas négliger de le lire.

IL NAPOLI

26 MAI 1889

... M. de Chambrun, en étudiant l'homme dans ses rapports avec la civilisation des nations, trouve l'âme de l'humanité, qui remplit de son être les peuples de l'Orient, la Grèce, Rome, le Moyen Age, les peuples modernes, dans les manifestations de la politique, de la science, de la littérature, de l'art; et ici, il convient de remarquer qu'étant croyant, et s'ingéniant de tout son pouvoir à s'écarter de la pente glissante du rationalisme, il ne s'aperçoit pourtant pas qu'il s'en approche parfois, comme lorsqu'il fait ressortir la très grande valeur de la psychologie. Sans cela, le discours sur l'âme de l'humanité peut-être ne rappellerait-il pas la Philosophie de l'Esprit et la Phi-

losophie de l'Histoire de Hegel ? Il est vrai cependant que Chambrun tempère les principes de Hegel par les principes des frères Schlegel et par la doctrine de saint Paul, chrétien panthéiste : « Nous sommes, nous vivons, nous nous mouvons en Dieu » ; doctrine que l'on inculque même dans les tendres mémoires des enfants quand les prédicateurs leur enseignent, en grossissant la voix et en déclamant : « Dieu est dans le ciel, sur la terre et partout ». Sauf saint Paul, aucun des auteurs susnommés n'est cité par Chambrun, qui néanmoins fait clairement voir qu'il les a étudiés, comme il a fait d'ailleurs de Platon, d'Aristote, de saint Thomas, de Vico, sans parler des autres...

Puisse le comte de Chambrun, puisse l'illustre aveugle vivre encore bien des années et imprimer d'autres jalons dans le vaste champ du savoir !

GAZETTE DE POSEN

29 MAI 1889

Les ouvrages du comte de Chambrun, traités et études politiques, historiques et esthétiques, ne sont pas connus du soussigné ; mais, par leurs extraits et l'esquisse qui en est faite dans le livre que j'ai sous les yeux, il est possible de se faire une image de la physionomie intellectuelle de cet auteur. L'homme d'ailleurs, — un homme et surtout un « individu » intéressant, — n'est pas l'objet le moins important, et n'a pas moins droit à être connu que ses œuvres...

Les études esthétiques du comte de Chambrun, ses études philosophiques surtout, sont les plus propres à éveiller l'intérêt sympathique du lecteur allemand. La grande et

idéale aspiration, le sentiment noble et vraiment humain, le pénétrant regard de l'homme inspiré dans l'art et la vision de la vie : ce sont là des qualités dont la perception sympathique n'échappe pas aux barbares allemands. Les chapitres d'appréciation sur la musique classique des grands maîtres allemands, sur ses rapports avec le génie de Shakespeare, sur la peinture et la sculpture, ne peuvent qu'éveiller encore notre sympathie. Il ne m'appartient pas de juger de la signification scientifique des travaux historiques et des considérations politiques du comte de Chambrun. C'est un Français patriote, aristocrate et catholique convaincu : on comprend donc que celui qui est placé dans un ordre d'idées différent à ces différents points de vue ne peut absolument pas en juger avec impartialité. De même aussi le comte, dans ses aperçus rapides sur l'état et le développement politique allemand — spécialement prussien — sur la réforme, etc., n'a pas pu se rendre un compte impartial des choses. L'historien Chambrun pose bien, il est vrai, les principes

de la justice sans passion, mais l'amour passionné du patriote pour son pays n'en veut pas moins prendre la parole. Peu importe! nous avons un portrait vraiment attachant du comte de Chambrun, homme et philanthrope, et qui, au fond, est un poète.

O REPORTER

4 JUIN 1889

Dans un des coins les plus paisibles de Paris, au faubourg Saint-Germain, entouré d'admirateurs et des plus affectueux dévouements, le comte de Chambrun, un noble de race, passe les jours de sa glorieuse vieillesse.

La cécité l'ayant écarté de la politique depuis 1871, ses travaux se sont concentrés sur la philosophie et la littérature. Il a produit des œuvres de la plus haute portée, dans lesquelles les mérites de la pensée s'allient étroitement aux plus rares qualités de l'homme de lettres.

Le comte de Chambrun est un véritable polygraphe : la politique, l'histoire, la sociologie, la poésie, la musique, la peinture, tous les grands sujets lui sont familiers, il s'occupe de

tout avec une très grande largeur de vues et un jugement parfait.

Au moyen de l'exposé critique de Mlle Bader, il est aisé de reconstituer ou de synthétiser le caractère philosophique et littéraire de l'œuvre du comte de Chambrun.

M. de Chambrun est essentiellement un philosophe: il étudie à fond l'âme humaine en suivant sa marche à travers tous les temps et toutes les civilisations, en attribuant enfin son perfectionnement à la puissante influence du christianisme.

En esthétique, il a des conceptions aussi hardies que lumineuses; il laisse pressentir ce qu'est la musique scientifique, descriptive et historique; la peinture et la sculpture prennent vie et forme sous sa plume « cosmopolite », si j'ose m'exprimer ainsi; la poésie se montre à nous sous une face nouvelle, et nous étudions dans Shakespeare non seulement la représentation de la société anglaise du temps de la reine Élisabeth, mais la manifestation de l'*âme de l'humanité* dans ce siècle, comme la poésie de Musset représente l'âme

de l'humanité au XIXe siècle, avec toutes ses incertitudes, ses efféminations et ses névroses.

Le comte de Chambrun défend ses thèses avec une lucidité extraordinaire, et dans un langage qui associe adorablement le savoir et la poésie.

Bien que vastes et d'une complexité redoutable, les travaux philosophiques et littéraires du vieux comte ne sont pas encore finis, et nous pourrons sous peu apprécier les longues études qu'il s'occupe de terminer sur David, sur les tragiques grecs, sur Dante, Cervantes et Gœthe, sur la philosophie et sur l'histoire, dans laquelle, grâce à sa méthode psychologique, il découvre une fois de plus l'âme éternelle et progressive de l'humanité.

Le comte de Chambrun est un des rares écrivains qui, sachant beaucoup, savent aussi se faire lire, par la sincérité de la pensée et par le charme d'un style où la simplicité s'unit à la noblesse, ce qui a toujours été le secret des écrivains artistes.

Nous croyons devoir suspendre ici ces extraits : une inévitable monotonie se dégagerait d'une suite prolongée d'articles de journaux pivotant autour d'un sujet unique. Ceux qui précèdent ont été choisis, avec impartialité et un respect trop rare de la représentation proportionnelle des minorités, comme l'expression la plus fidèle et la plus générale de l'opinion de la presse, formulée dans les comptes-rendus de quelques cinquante journaux parisiens, départementaux et étrangers, du *Journal de Kronstadt* au *Münkener Tageblatt,* de la *Turquie* au *Glascow Herald*, de l'*Argus soissonnais* aux *Tablettes des Deux-Charentes*.....

CHAPITRE III

LES LETTRES

I

Le Docteur S... à Mademoiselle Bader.

3 mai 1889.

« ..... Je vous remercie du très vif plaisir que m'a procuré la lecture de votre livre. Il m'a permis de connaître toute une partie de l'œuvre de M. de Chambrun et d'apprécier, plus complètement que je ne pouvais le faire jusqu'ici, non seulement l'écrivain, mais l'homme.

« L'écrivain, je le connaissais déjà un peu,

ayant lu et relu plusieurs fois, et toujours avec fruit, ses études sur les musiciens, sur les poètes et les historiens modernes. Mais, c'est à vous que je dois la connaissance des études politiques d'une part, et d'autre part des travaux inédits sur les poètes, de la discussion si intéressante dont le temple de la Sibylle a été l'objet, des principes de la civilisation, de ces pages tout à fait charmantes et vraies qui sont consacrées au goût et aux dangers qu'il court actuellement, et de bien d'autres feuillets encore.

« Votre appréciation sur l'ensemble de l'œuvre de M. de Chambrun (p. 434) donne bien, à mon avis, l'idée de l'élévation d'esprit et de la hauteur de vues de l'écrivain ; vous avez complété ce portrait en rapprochant de ces lignes l'observation de Mme Dronsart, qui fait ressortir, avec raison aussi, le caractère de conscience et de sincérité du philosophe. Votre livre fait connaître l'homme et le fait aimer. Vous avez donc réussi dans la tâche que vous aviez entreprise, malgré les difficultés qu'elle présentait.

« L'une de ces difficultés, vous la signalez dans le style extrêmement condensé de l'auteur. Il ne suffit pas, en effet, si l'on veut comprendre et apprécier son œuvre, de « casser l'os afin d'en sucer la moelle » : il y faut plus de délicatesse; ses publications sont comme les fruits tombés du noyer : qui veut en briser l'écorce d'un coup de poing trop hâtif n'aura sous la dent qu'une bouillie hérissée de débris durs et indigestes; mais qui se donne la peine de l'ouvrir y trouvera un fruit intact et bien à point, une synthèse originale et mûre.

« Pour ma part, bien loin de m'associer à une critique à cet égard, j'avoue trouver dans le style de M. de Chambrun une partie de ce qui fait son charme personnel, et, pourquoi ne pas le dire aussi ? une satisfaction d'amour-propre : M. de Chambrun ne prétend pas imposer ses jugements, et son style synthétique est un peu la politesse élective d'un érudit qui invite à causer, ou, si l'on aime mieux, à penser avec lui et par conséquent à discuter ses conclusions.

« Mais, la méthode synthétique qui, dans

les serres de M. de Chambrun, porte des fruits savoureux et sains, peut-elle être généralisée ?

« Je ne le crois pas : elle offre d'abord, comme le reconnaît l'auteur, le péril de la subjectivité. Si M. de Chambrun sait éviter l'écueil, c'est à sa prudence personnelle, ainsi qu'il le dit lui-même, qu'il le doit. Or, pour apprendre à manier ce gouvernail, n'a-t-il pas dû commencer par analyser les écueils ? et toute synthèse, au fond, ne suppose-t-elle pas une analyse étendue et approfondie ? Voilà, il me semble, une condition préalable, qui doit restreindre sensiblement le nombre des érudits auxquels la synthèse est permise.

« Une autre considération s'oppose encore à la généralisation de la synthèse ; celle-ci exige, pour être d'ailleurs bien ou mal faite, trois conditions essentielles : la hauteur (que tout le monde n'a pas) — l'étendue (qu'un chacun ne peut acquérir) — et enfin la durée (sur laquelle nul n'a prise).

« Ce dernier point constitue, à mon sens, un obstacle réel à l'emploi de la méthode synthétique en ce qui concerne les événements ré-

cents. Les faits jeunes, nous pouvons les analyser; nous pouvons encore les comparer et les grouper, mais non pas les synthétiser véritablement : il nous manque pour cela leurs conséquences lointaines et durables.

« J'hésite d'autant moins à énoncer, à l'encontre d'une généralisation de la méthode synthétique, la seule objection suscitée par la lecture de certains passages de l'œuvre de M. de Chambrun, — que je la retrouve, sinon formulée, du moins clairement pressentie, vers la fin du volume, par M. de Chambrun lui-même (p. 415). Aussi, si j'ai suivi avec le plus vif plaisir et le plus réel intérêt toute la partie historique, toute l'application à la fois très large et très vraie du principe « Le vif saisit le mort », — en revanche j'avoue sans embarras n'avoir plus saisi nettement le trait qui guide le psychologue dans ses méditations sur le présent et l'avenir de l'humanité.

« La synthèse ne me semble, en effet, plus applicable ici, car elle me paraît essentiellement rétrospective et nullement projective; d'une série passée, je ne me crois pas en droit

de conclure à une série analogue dans l'avenir de la civilisation. Comme une série continue ne s'impose pas, je me trouve réduit, à l'égard des faits contemporains ou futurs, aux seules données de l'analyse.

« Si l'on cherche, par exemple, pourquoi le flambeau de la civilisation a passé d'un peuple à l'autre jusqu'à présent, et pourquoi aucun peuple n'en devient le détenteur plus spécial aujourd'hui, l'analyse répond qu'aujourd'hui la fréquence des relations a disséminé la civilisation dans tous les pays ; elle me semble donc indiquer une rupture dans la série synthétique. De ce fait brut on peut poursuivre l'analyse, mais je ne vois pas sur quelle donnée synthétique on pourrait se baser pour énoncer que la série se renouera quand même ou pour affirmer le début d'une autre série déterminée.

« De même aussi, l'affaiblissement de l'État n'est qu'un fait dont l'analyse peut encore déceler les causes et dont la synthèse peut mettre en lumière toute l'évolution passée ; mais je ne saisis pas en quoi celle-ci impliquerait

l'avènement d'une forme déterminée d'institutions politiques ou sociales.

« Toute déduction, en ce qui concerne l'avenir, suppose éliminé le « nouveau ». Or celui-ci surgit à chaque pas, plus ou moins inopinément, dans l'histoire; une civilisation ne pressent pas la suivante, et c'est précisément pour cela que « nous refaisons notre histoire », suivant l'expression même de M. de Chambrun (p. 310) : — c'est précisément pour cela qu'existe son caractère de subjectivité. C'est pour cela aussi, sans doute, que je me trouve désarçonné quand je cherche à suivre l'auteur dans sa chevauchée entre Moscou, Washington et le cap Horn.

« Mais c'est là, je pense, une lacune assez restreinte dans la conception que j'ai pu acquérir de l'œuvre de M. de Chambrun. Peut-être aussi arriverai-je à la combler en relisant cette partie du livre, et à partager ses convictions, qui m'ont semblé aujourd'hui trop optimistes.

« Ce qui m'a frappé dans l'ensemble de l'œuvre que vous m'avez permis de passer,

ces jours-ci, en revue, c'est la hauteur de vue et la justesse des appréciations sur les civilisations envisagées dans l'histoire aussi bien que dans les arts. C'est aussi la droiture du caractère, qui se reconnaît dans la plupart des citations que vous avez choisies. Vous avez parfaitement suivi, pour vous guider dans cette tâche, l'idée mère de la recherche de l'âme de l'humanité, et c'était, je crois, saisir de la façon la plus heureuse, dans l'œuvre du comte de Chambrun, le véritable « leit-motiv ».

« Cette expression restera entre nous, n'est-ce pas? car le comte me croirait wagnérien pur sang, alors que je suis simplement éclectique!... »

Le comte de Chambrun à la même.

8 mai 1889.

« ...Parmi tant de lettres excellentes que vous avez bien voulu me communiquer, celle

du 3 mai de M. le docteur S... est certainement la meilleure, la première. Je vais donc y répondre, et, afin de me limiter, j'en retiendrai seulement trois propositions : une erreur, une vérité, quelque commentaire à l'occasion de mon Mathieu Laensberg.

« 1. — Il faut bien disinguer entre mes paroles et mes écritures. Lorsque je cause, j'ai un certain parti pris dont il m'arrive de moins en moins de m'écarter : c'est d'éviter les dénégations et les contradictions ; par politesse, urbanité, courtoisie, je ne m'impose jamais. Il en est tout autrement lorsque j'écris, surtout lorsque j'imprime : dans ce cas je dogmatise toujours.

« En effet, mon premier principe, ma première profession de foi, m'ont été donnés dès 1835, à mon entrée à Sainte-Barbe-Rollin, par Augustin Sénac et Bordas-Demoulin : « Se saisissant soi-même et saisissant Dieu ». Je disais vers 1845, en me promenant au bras de l'abbé Sénac dans les allées du Luxembourg : « Ce que je comprends le mieux, c'est l'Infini ».

« Je ne possédais à ce moment que l'*esse ;* le

fieri m'est advenu plus tard et d'abord sous la forme de deux antinomies. En 1848, par opposition à la Révolution, j'ai conçu et compris la durée, la continuité, la tradition, *non per saltus;* en 1859, par opposition à la guerre et à la conquête, j'ai aperçu et embrassé l'espace, la géographie, le respect des frontières et de la carte de l'Europe. De là, il n'y avait qu'un pas de plus, qu'un ensemble à établir pour me trouver en possession de la nature et de l'histoire, de la vie universelle, de la civilisation, de l'humanité, *de son âme* (ainsi que vous l'avez si bien dit).

« Observant, travaillant et méditant toujours, toujours aussi j'ajoute, je retranche, je transforme, mais sur ces quatre bases certaines et fixes, sur cet *aliquid inconcussum :* « Je vois, je sais, je crois ».

« Maintenant, dans la forme il est possible que je conserve quelque chose de mes procédés, de mes habitudes de conversation. L'un de mes principes d'art est d'ailleurs « quelque demi-sourire » ; mais je viens de préciser et de définir le fond, qui est le dogmatisme.

« 2. — M. S... a si bien exposé les deux méthodes de l'analyse et de la synthèse dans leurs ressemblances et leurs différences, dans leurs conclusions et leurs possibilités, qu'il ne me reste rien à y ajouter. Cette partie de sa lettre est tout à fait remarquable, et je la conserve avec soin. Oui, la synthèse requiert non seulement l'étendue, mais aussi la hauteur; elle est la grande méthode des inventeurs, des créateurs, comme un dernier mot et une conséquence finale en quelque sorte de leur longue, patiente et incessante recherche, de leurs infatigables labeurs dans tous les sens et toutes les directions. Puis, par cela même, là où il ne se trouve plus que l'actuel, l'immédiat, ce dont on ne peut pas faire le tour, ce qui détient et réserve encore, ignorés, inconnus, ces développements, conséquences et déductions, elle s'arrête impossible et chimérique.

« 3. — Et cependant, j'ai ma chimère. Je veux savoir ce qu'il y a au delà de mon horizon, monter en quelque sorte sur mes propres épaules : c'est ce que je nomme ma prophétie.

« L'histoire (je lis dans je ne sais plus quel

journal que M. de La Palisse l'a dit avant moi) est une série indéfinie de naissances et de morts. Donc, deux termes : l'un, le nouveau venu, l'avenir, nous échappe plus ou moins, sinon par ses attaches nécessaires avec le passé, et en ce sens nous avons encore sur lui quelque prise ; mais l'autre, le mort, il est là sous nos yeux, dans notre main, et jamais je ne m'y suis trompé. Avant 1848, j'ai dit : Le parti conservateur et Guizot défaillent ; avant 51 et l'élection du 10 décembre qui le contenait en germe, j'ai dit : Le parti républicain et le général Cavaignac défaillent ; je l'ai répété pour le second Empire dès 1859 ; je le répète aujourd'hui pour le gouvernement actuel. Le glorieux anniversaire, l'immortel centenaire, me dit-on de toutes parts, et je le dis moi-même en écrivant ces lignes. Or, par une ironie des destinées et de l'éternelle Némésis, la passion de la France aujourd'hui, ce n'est pas 89, mais tout au contraire 99 et Brumaire, et l'ordre, et le silence, et le repos.

« Je reviens. A une date quelconque de l'histoire, il y a constamment quelque chose

qui s'en va et quelque chose qui arrive; entre l'un et l'autre des rapports, une transmission, une descendance. De là, trois termes : le présent, l'avenir, leur jonction. De ces termes, il y en a deux connus, le troisième est inconnu. Alors, je me pose souvent le problème en sachant parfaitement qu'au fond il est insoluble, mais que cependant je puis me rapprocher par des approximations successives de cet X.

« Il serait trop long de reprendre mes éléments de solution, ou mieux d'approximation. J'ai voulu seulement revendiquer, en les définissant et les limitant, ma méthode et mon droit. Ce que je voulais surtout, c'était vous féliciter d'entretenir et de susciter des correspondances du mérite et de la valeur de celle de M. S... »

Le Révérend Père B..... à la même.

11 mai 1889.

«... Je viens vous remercier, plus tard que je n'aurais voulu, du livre sur les études poli-

tiques et littéraires de M. le comte de Chambrun. Je l'ai parcouru lentement, avec grand intérêt, et j'espère que ce ne sera pas sans profit. Peu de volumes réveillent autant d'idées.

« Un des charmes de l'ancienne société et de l'incomparable siècle de Louis XIV, c'était d'y rencontrer de grands seigneurs très au courant des hommes et des choses par leurs relations et leur expérience, plus encore que par les livres. Politique, littérature, arts, sciences, voyages, ils parlaient de tout sans pédanterie et sans affectation, avec une hauteur de vues, une sûreté de goût, une chaleur d'accent et une richesse de souvenirs qui semblaient l'apanage naturel de leur condition et de leur race. Rien de plus inspirateur que ces conversations où des hommes célèbres s'épanchaient librement au milieu d'un cercle d'amis, dans un salon aristocratique ou dans les allées ombragées d'un parc. C'est ce que Bossuet admirait à Chantilly, et c'est de là que vient, aux écrivains de ce temps, ce grand air et cette noblesse que nous ne retrouvons presque plus.

« En relisant votre livre je croyais entendre,

dans notre monde démocratique et bouleversé par les révolutions, un dernier écho de ces graves et féconds entretiens. M. le comte de Chambrun, dans un langage très élevé et très plein, digne d'un philosophe et d'un artiste, jette sur toutes les questions les lumières d'un esprit supérieur, naturellement et admirablement ouvert à tout ce qui est vrai, grand et bon, et de plus aiguisé et poli par toutes les cultures et par de nombreux voyages à travers les faits, les personnes et les institutions. Rien ne vaut une telle préparation.

« On parle beaucoup de psychologie ; mais peu savent étudier l'âme humaine et suivre ses manifestations et son développement à travers les âges et les civilisations. Il faut, pour cela, posséder la sûreté du coup d'œil qui voit et l'ampleur de l'esprit qui juge de loin et de haut. L'originalité de M. le comte de Chambrun, c'est d'avoir montré dans l'âme refaite et agrandie par le christianisme le principal agent de la civilisation véritable et complète.

« Pour lui, en effet, comme pour tous les grands esprits, la civilisation n'est pas un

simple perfectionnement extérieur, encore moins une révolution brusque et violente, comme il s'en produit dans nos sociétés sans tradition et sans équilibre : c'est, au contraire, le développement régulier, pacifique et harmonieux de l'homme tout entier, dans la religion, la politique, la littérature, les arts, la science et l'industrie. Pour qu'il y ait progrès il faut à la fois la permanence et le renouvellement, la continuité et l'évolution. M. le comte de Chambrun évite ainsi les inconvénients où tombent les esprits étroits et courts : d'un côté, l'immobilité, qui est la mort ; de l'autre, l'instabilité, qui est le chaos. Pour que le grand œuvre s'accomplisse, il faut que tout ce qu'il appelle avec bonheur l'âme de la patrie française et son principe vital s'améliore à la fois, c'est-à-dire l'armée, l'agriculture et le catholicisme. L'histoire de la Grèce, de Rome, de la Renaissance et des siècles modernes les plus fameux lui a révélé que non seulement la force, mais l'intelligence elle-même n'est pas le plus énergique et le plus sûr facteur de la civilisation : leur plus brillant épanouissement

touche de près à la décadence irrémédiable quand la religion chrétienne n'intervient pas comme principe de conservation ou de résurrection.

« M. le comte de Chambrun, avec une fermeté qui fait honneur à sa pénétration politique autant qu'à sa foi, en conclut que le catholicisme doit être libre, c'est-à-dire que son chef doit être souverain indépendant sur le patrimoine que lui ont légué les siècles et la sagesse de nos pères.

« C'est ainsi que M. le comte de Chambrun a toujours envisagé la politique en philosophe chrétien, pour qui la vraie grandeur n'est pas dans le bien-être matériel, mais dans la liberté morale qui rend l'homme responsable, dans la générosité qui se dévoue et se donne; en un mot, dans la perfection que produisent la Foi, l'Espérance et la Charité, dont les statues décorent sa noble demeure.

« C'est encore en philosophe d'une élévation et d'une profondeur étonnantes qu'il traite l'esthétique générale et chacun des beaux-arts en particulier. Il les classe et les caractérise

par la puissance plus ou moins grande qu'ils ont d'exprimer l'âme humaine. C'est là, pour l'artiste psychologue, la mesure des écoles, des maîtres et des œuvres, qu'il s'agisse de poésie, de musique, de peinture ou de sculpture. Ceux qui ont peint la nature tout entière, comme Shakespeare, sont les premiers; ceux qui n'ont su rendre que certains états d'âme individuels ou sociaux, comme Musset, n'occupent que le dernier rang.

« M. le comte de Chambrun parcourt en maître le domaine complet des beaux-arts, dont il possède à merveille la magnifique synthèse et les plus gracieux détails. Aussi que d'aperçus lumineux et féconds, que de rapprochements ingénieux et nouveaux jetés en passant, comme des flots qui jaillissent d'eux-mêmes d'une source surabondante! Mais il faut écarter mes souvenirs : si je me laissais entraîner à citer et à commenter, je n'aurais jamais fini.

« Nos artistes devraient méditer ces pages où un connaisseur hors ligne a condensé le résultat de ses études, de ses réflexions et de

son expérience ; ils y trouveraient de nobles et belles conceptions. Ils pourraient y apprendre aussi ce qu'il faut penser de la musique scientifique, descriptive ou historique, et en général de ce réalisme grossier qui s'épuise à copier l'inimitable nature qu'il faudrait idéaliser et interprêter; ils comprendraient enfin que l'agilité de l'outil n'est rien sans l'âme, et que les arts, comme la politique, ne peuvent se passer des autels. Les vouloir laïciser, c'est leur enlever leur auréole.

« Dans les jugements très personnels et d'une justesse remarquable que M. le comte de Chambrun porte sur les plus grands génies, les plus grands siècles et les plus grands peuples de l'humanité, on devine ses préférences pour la beauté de l'intelligence et la vaillance du cœur. Dans tout ce qu'il écrit sur la France, sa chère *Gallia;* dans ses vives sympathies pour le siècle de Louis XIV, qui fut le plein épanouissement de ce génie français qu'il analyse avec tant de précision et de finesse; dans son mépris pour la Révolution, qui ne fut, comme la Réforme, qu'une œuvre de mort et

une déviation; dans ses tristesses aux jours de nos désastres, dans ses abattements qui lui arrachent ce cri : *Finis Galliæ, finis Europæ !* dans sa confiance renaissante malgré tout; toujours enfin on sent l'âme d'un patriote ardent et éclairé qui craint, parce qu'il connaît le nombre et la profondeur de nos blessures, mais qui espère encore, parce qu'il compte sur les ressources intarissables de la France, et parce qu'il aime.

« Je me suis laissé entraîner beaucoup plus loin que je n'avais prévu par les souvenirs que j'ai gardés de cette œuvre si riche et si une dans son originale beauté. Au fond, M. le comte de Chambrun n'a jamais cessé de regarder et d'étudier, des plus hauts sommets, la rencontre de la nature et de Dieu dans l'âme humaine. Politique, littérature, arts, histoire, voyages, contemplation du monde et de soi-même, tout aboutit là, parce que tout est là, et parce que les esprits logiques et vigoureux ont un besoin impérieux de concentration et d'unité.

« Je m'arrête enfin, mais non pas cependant

avant de vous avoir remercié encore une fois de m'avoir fait connaître un si beau et si puissant esprit. Je n'en perdrai pas le souvenir et je reviendrai au livre, bien persuadé néanmoins que l'œuvre ne vaut pas l'homme et que je n'ai entendu que des notes éparses d'un magnifique concert. J'ai fait comme le pèlerin qui s'arrête pour jouir de la suave harmonie dont le vent lui apporte par intervalle quelques échos brisés et lointains. Merci à vous qui m'avez procuré ce plaisir et ce profit! »

M. C..... à M. le comte de Chambrun.

10 mai 1889.

« . . . .
J'ai trouvé, en même temps, un exemplaire du volume que vous a consacré une sincère admiratrice. Celle-ci a été assez aimable pour m'envoyer ce volume avec un mot qui témoigne du vif intérêt que vos travaux, et plus en-

core *l'esprit* élevé et original qui dirige vos travaux, m'a inspiré dès les premiers jours. Car, à proprement parler, vos études sont plutôt des méditations, à la manière de Descartes et de Malebranche, que des travaux d'ensemble. Il me paraît d'ailleurs difficile qu'il en soit autrement, tant est vaste le terrain philosophique où vous vous engagez. C'est, suivant l'expression de l'auteur lui-même, « un temple dont certaines parties seulement ont été achevées, mais dont les matériaux sont prêts à prendre leur place dans l'ordonnance du monument ». Seulement, comment être à la fois l'architecte et le maçon d'un si vaste monument ? Car l'écrivain n'a pas, comme l'artiste, à faire une simple épure que les artisans réalisent de leurs mains. Il faut, après qu'il a tracé en lui-même les lignes du plan grandiose, qu'il assemble lui-même ses matériaux ; que dis-je ? il faut qu'il les *crée* lui-même. Il ne trouve même pas, comme l'artisan, des rocs et des minéraux faits à souhait : il faut qu'il les invente, qu'il les fasse naître lui-même..., et alors quel colossal labeur !

« Je vous avoue, Monsieur le Comte, que je m'intéresse vivement à votre œuvre et à la façon dont vous la menez, pour une raison bien naturelle. C'est que, depuis que la pensée s'est éveillée en moi, depuis que les méditations philosophiques ont hanté mon esprit, c'est ainsi que j'ai conçu l'œuvre de synthèse universelle qui vous tente et qui m'a toujours tenté. Si j'avais mis à exécution mes pensées, c'est par ces grandes fresques, ces larges et puissantes esquisses de grands esprits que j'aurais voulu procéder; — puis j'aurais encadré les grandes figures des âmes éminentes en tout genre, Shakespeare, Corneille, Beethoven, Mozart, Michel-Ange, etc., etc., je les aurais fondues dans l'œuvre philosophique générale. Tel est le plan qui m'a toujours paru le plus propre à réaliser à la fois les deux conditions d'une telle œuvre : la vie, les faces artistiques, puisque c'est une œuvre qui représente l'humanité vivante, et d'un autre côté la précision scientifique, l'unité de direction, la forme géométrique, puisque c'est un monument logique, un temple élevé à la vérité.

« Ce qui n'était pour moi que le rêve de mes méditations solitaires s'accomplit sous vos mains — et si je suis si intimement séduit par la nature de vos œuvres — c'est que la conception que vous avez des choses de l'esprit est la même que la mienne. — Oserais-je ajouter que je l'ai rarement rencontrée, et qu'en général j'ai gardé ma conception pour moi, faute de trouver des esprits de même nature.

« Mais je dois me hâter de vous prévenir, Monsieur le Comte, comme je l'ai déjà fait une fois, qu'il y a un point où je me détache absolument de vous. Pour vous, le christianisme est un principe de vie; pour moi, il ne l'est plus : il est un grandiose et merveilleux épisode de la vie humaine, mais il doit disparaître, car il ne contient plus maintenant que des principes stériles, et même meurtriers. Je ne crois pas à l'avenir du christianisme : il a fini son œuvre, œuvre grandiose, je le répète, et qui n'aura pas de plus sincères admirateurs que moi; mais il doit passer comme a passé le paganisme, dont l'œuvre est belle aussi (au moins en Grèce). Là est l'abîme qui nous sé-

pare, Monsieur le Comte : je me refuse à voir dans le christianisme le dernier mot de la pensée humaine. Pour moi, elle doit aller *au delà*.

« Je voudrais bien vous en donner quelques raisons, mais je crains d'abuser de votre temps consacré à tant d'œuvres utiles. Je ne voudrais pas cependant que vous vissiez en moi un adepte vulgaire de ce qu'on appelle assez improprement « la liberté de penser ». Croyez que c'est par pure conviction philosophique et amour de la vérité que j'ai une telle idée. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai, comme homme, le plus grand respect de la religion chrétienne, comme de toutes les religions d'ailleurs, estimant que, lors même que leur sens et leur valeur m'échappent, elles n'en doivent pas moins avoir une puissance et un attrait réels pour captiver tant de hauts et puissants esprits. Je me garderais même bien d'exprimer mes sentiments à quelqu'un qui n'aurait pas, comme vous, Monsieur le Comte, cette haute tolérance philosophique des esprits vraiment cultivés et vraiment familiarisés avec

toutes les idées. Chez vous, je suis sûr de trouver l'indulgence au lieu de l'aversion si mes idées vous heurtent trop ; de la pitié bien plutôt que de la colère si elles vous paraissent absolument erronées.

« Eh bien ! pour me résumer tout de suite, j'estime que le vice fondamental du christianisme est de considérer l'homme, suivant la brillante expression de Lamartine, comme « un dieu déchu qui se souvient des cieux ». La déchéance de l'homme et son relèvement par les merveilleuses œuvres de la foi et de la charité, voilà, si je ne me trompe, le principe du christianisme. Il est facile de voir quel merveilleux ressort d'activité intellectuelle est dans un tel principe; mais aussi, que deviendra ce levier du *relèvement* quand on ne croira plus à la *déchéance,* quand la conviction viendra (et elle est faite en mon esprit) que l'homme a toujours, toujours sans exception, été en progrès, qu'il est toujours parti de bas, et que, loin d'être un ange déchu, un ange devenu bête, c'est la bête, au contraire, transformée de siècle en siècle et devenant presque un ange (parfois !).

« Combien plus proches de la vérité m'apparaissent les stoïciens, qui disaient : « L'homme sage qui refrène ses passions, qui est maître de lui comme Jupiter l'est du monde, est plus grand que Jupiter. Car Jupiter a créé le monde lui-même : quel mérite a-t-il à le diriger à son gré ? Le vrai philosophe, au contraire, a à régir une nature brutale, des appétits déréglés, des passions aveugles ; et, s'il arrive à les dompter, quelle plus grande puissance morale peut-il y avoir au monde !... »

« Et moi, je reprends, pour mon compte, cette parole du stoïcien, et, pardonnez-moi mon blasphème, je dis : Entre Dieu, le tout-puissant Maître et Créateur du monde, et le Saint, chrétien lui-même, celui que l'abnégation et que l'intensité de la vie intellectuelle a consacré, c'est le second que j'admire, c'est au second que j'accorde toute mon estime et ma sympathie. Car il n'était rien, et, par la force de sa volonté, il est devenu tout ; car (je reste dans la conception chrétienne) il avait été plongé par une loi barbare dans l'abîme de la matière, et par sa volonté il en est sorti. Mais,

me direz-vous, ce merveilleux relèvement, c'est précisément par la foi chrétienne qu'il l'a obtenu! Je vous l'accorde, mais accordez-moi que d'autres que lui l'obtenaient sans la foi chrétienne (je veux parler de moi-même); et ma conviction absolue est qu'on peut l'obtenir en dehors de la foi chrétienne. Il est certain qu'il faut pour cela une profonde éducation philosophique. Mais les peuples de l'Europe l'ont ou ne tarderont pas à l'avoir, cette éducation que les sages d'Athènes et d'Alexandrie (peut-être ceux de l'Inde aussi) ont connue jadis.

« En tout cas, je me refuse à croire à la primitive déchéance de l'homme : elle est négative du vrai progrès, elle contredit la science, et elle me paraît, au point de vue moral, une pure monstruosité.

« Vous le voyez, Monsieur le Comte, je vous ouvre hardiment ma pensée : vous me pardonnerez. L'amour, je dirai la passion fanatique de la vérité que j'ai et j'aurai toujours m'ordonnait de vous le dire, car, quelque profonde admiration, quelque sympathie d'âme, d'es-

prit et de cœur que je puisse avoir pour vous et votre œuvre, je ne puis souscrire à votre éloquent plaidoyer du christianisme, qui n'est plus pour moi qu'un temple merveilleux, — mais où il faut placer de nouvelles divinités. Ce qui est humain du christianisme, je le garde : c'est une trop précieuse conquête de la civilisation ; ce qui en est divin et mystique, je le laisse. »

Note du comte de Chambrun sur la lettre qui précède.

11 mai 1889.

« Il y a trois choses dans cette lettre :

« 1. — La comparaison poussée trop loin, d'après une phrase de ma portraitiste, entre mon œuvre et un temple, l'architecte ayant, me dit mon correspondant, des ouvriers et des matériaux. Or, lorsque je bâtis dans l'idéal, j'ai pour coopérateurs, pour auxiliaires, la nature et l'humanité.

« 2. — Ce qui est plus vrai, c'est que, toujours

en pensant au temple de la Sibylle, ma méthode réunit l'abstrait et le concret, ainsi que doit le faire toute bonne méthode. J'avais conçu pour Nice un peuple de statues, et j'ai réalisé ma conception dans ma philosophie, étudiant à la fois les idées, les principes, et en même temps leurs représentations réelles et vivantes, les grands hommes depuis David et Homère jusqu'à Bach et Beethoven.

« 3. — Je l'avais vu de suite, mon correspondant, qu'il le veuille ou non, est un positiviste ou un agnostique, en d'autres termes un matérialiste. Dès lors, la discussion serait trop longue. Je n'en retiendrai qu'un point, sinon d'après mes dires propres, du moins d'après ceux de l'un de mes meilleurs amis :

« La chute primitive et la rédemption chrétienne ne sont pas autres au fond que l'imperfection des origines et le progrès indéfini, ce que l'on peut nommer l'ascension, l'assomption du genre humain, sur la terre et dans les cieux.

« Quand on aime le peuple, c'est une sottise et un crime de lui enlever l'idéal. La planète

Terre est limitée, elle est finie tout autant que ses produits, *vestitus, cibus, habitatio*. Le Beau, le Vrai, le Bien, sont au contraire indéfinis. Un seul peut boire ce verre de vin, manger ce morceau de pain : tous peuvent nourrir, entretenir, exalter leur âme avec la 9[e] symphonie, la Passion de Jean Sébastien, la Diane, l'Antiope, la Monna Lisa, au Louvre; la Sainte-Chapelle et les tours Notre-Dame :

Sumit unus, sumunt mille :
Quantum isti, tantum ille;
. . . .
Tantum esse sub fragmento,
Quantum toto tegitur. »

M. K..... à Mademoiselle Bader.

9 mai 1889.

« ... J'ai vivement regretté de ne vous avoir pas rencontrée aujourd'hui. Si je ne vous ai pas remerciée, comme je croyais l'avoir fait, de votre portrait de la comtesse Jeanne, je tenais à vous en demander pardon et à vous exprimer en même temps toute ma reconnais-

sance pour votre beau et attachant volume sur M. de Chambrun. Ce livre a été pour moi toute une révélation ; car, bien qu'ayant vécu avec ce cher collègue dans nos assemblées, je ne le connaissais pas comme artiste et comme penseur. C'est tout un trésor que votre plume magique me révèle ; c'est tout un horizon radieux qui a été la joie de l'aveugle, et que vous voulez aussi nous ouvrir. Tout y est lumineux, sauf cette lutte entre l'espérance des premiers jours et l'anxiété mortelle que nous cause en ce moment la décadence de la patrie. Hélas ! quand ce terrible problème sera-t-il résolu ? quand verrons-nous la France se relever et reprendre l'Alsace ? Voilà près de vingt ans que nous attendons !... »

M. M..... à la même.

6 mai 1889.

« ... J'ai trouvé, en rentrant du Conseil général, votre beau volume sur les études de notre

vieil ami de Chambrun, et je m'empresse de vous en remercier, en m'excusant du retard que j'ai mis à le faire, et que j'ai pourtant prolongé de quarante-huit heures pour en ébaucher au moins la lecture avant de vous écrire.

« C'est un grand et intéressant travail que vous avez entrepris là, Mademoiselle, et mené à bonne fin, et ce n'était pas une œuvre commode que de présenter, comme elles doivent l'être, les études du comte en faisant bien ressortir et et comprendre l'originalité de cet esprit métaphysique, qui, ainsi que vous le dites fort bien, jette plus d'idées que de mots, et devient si concis et si rapide, que le lecteur doit s'y reprendre à plusieurs fois et se mettre pour le suivre en pleine communion de pensées avec lui.

« Ce n'est pas un caractère banal que celui de cet aveugle qui n'a pas un murmure contre son infirmité, et qui fait bénéficier sa passion d'étude du calme de sa vie extérieure.

« Je comprends bien que vous vous soyez attachée aux œuvres de ce penseur qui a grand cœur et grand jugement, ce qui est rare, et qui s'est entraîné dans toutes les branches des

sciences et des arts à un point qui défie toute comparaison et qui, chaque fois que je le revois, provoque une nouvelle admiration de ma part. »

M. D..... au comte de Chambrun.

20 mai 1889.

« ... J'ai lu dans le *Télégraphe* un charmant article, je n'en avais pas besoin pour me fortifier dans mes sentiments à votre égard : vous êtes un homme des sommets, votre âme se balance, noble et fière, sur les cimes ; vos livres y transportent le lecteur et rafraîchissent son esprit dans ces parfums balsamiques que vous distillez si savamment. Je dirais volontiers de votre pensée ce que Vigny dit si poétiquement de l'aigle blessé dans *Éloa :* « Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend ».

« Je vous lis lentement, doucement; je vous admire et je vous aime davantage à travers vos ouvrages, ce qui est proprement le véritable

idéal et le triomphe de l'écrivain. Il y a des gens qui ont à peine une âme, il y en a qui en ont dix mille, comme Shakespeare ; vous avez beaucoup d'âmes en vous, cher Monsieur, et vous m'apportez de bien délicates sensations. Une légende orientale rapporte que chaque homme a dans le cœur un chapelet d'œufs, chaque œuf contenant un amour qui éclôt sous le regard d'une femme. La Providence a mis en vous un chapelet de grandes pensées, qui, fécondées par la méditation, se condensent en livres purs et mélodieux ; elle a beaucoup fait pour vous, Monsieur, et, tandis qu'elle semble se conduire un peu en belle-mère pour certains, elle a été pour vous une mère et une bienfaitrice inépuisable. »

M. F... au comte de Chambrun.

25 mai 1889.

« ... J'ai reçu de Calmann Lévy et j'ai parcouru avec le plus vif intérêt le beau volume

que vient de consacrer à votre œuvre Mme Clarisse Bader. Je ne sais qui je dois remercier du plaisir exquis que j'ai éprouvé ; mais mon merci ne saurait se tromper d'adresse s'il arrive à celui dont la vie tout entière, consacrée au vrai et au beau, a su inspirer ces pages.

« Humble ouvrier des mêmes causes, ami comme vous de l'Église catholique et de la civilisation, j'ai éprouvé une vive et bien douce et bien respectueuse émotion au récit de votre vie si admirablement remplie, d'une infortune si courageusement supportée. Vous avez conservé ce qui vaut mieux que tous les tableaux des plus grands maîtres, la vision des choses intérieures. Vous avez saisi dans votre âme de chrétien et d'artiste le sens de l'évolution historique de l'humanité, que la critique minutieuse et à prétentions scientifiques est trop souvent impuissante à deviner.

« Votre vie est un bel exemple, et je me promets de la faire connaître à mes élèves. Ils verront comment on peut faire de la fortune un noble usage qui la poétise et l'embellit. De telles vies deviennent bien rares, surtout dans

notre province, où le seul usage qu'on paraisse savoir faire de la richesse consiste à paraître et à briller d'un vif éclat.

« J'ai lu dans ce volume que vous aviez eu un moment l'idée de fonder une *Revue* destinée à propager vos idées. Je me permettrai de désirer que vous repreniez cet ancien projet. Vous dites : *Finis Galliæ, finis Europæ*. Peut-être ne le faut-il pas dire encore ; peut-être le salut de la France par l'Église est-il encore possible ; peut-être l'Église, trahie par tous ceux qui ont voulu se servir d'elle sous prétexte de la servir, n'est-elle pas éloignée de reconnaître qu'elle doit aller au Peuple comme Jésus y alla. Et que ne pourrait-on pas attendre d'une démocratie catholique ? Mais y a-t-il en France un organe pour ces idées ? Il en faudrait un. C'est surtout pour vous dire cela que je vous écris. *Cruce, ense et aratro*, était une belle devise ; il faut y ajouter : *et calamo ;* elle devient plus pacifique et plus haute encore. Vos nombreux et profonds écrits prouvent que vous l'avez bien compris. Mais pour que la plume fasse son œuvre, pour que le Λόγος

pénètre le peuple et travaille à enfanter le Κόσμος, il est nécessaire d'atteindre l'âme du peuple par le journal ou par la revue. C'est une belle œuvre à tenter; les trois grâces protectrices de votre foyer vous y convient : la Charité vous y pousse, la Foi vous l'inspire et l'Espérance vous assure le succès... »

M. F..... à Mademoiselle Bader.

19 mai 1889.

« ... J'ai mille excuses à vous faire pour ne vous avoir pas parlé plus tôt du beau volume que vous venez de consacrer au comte de Chambrun et à ses travaux. Je suis malheureusement, vous le savez, trop occupé pour pouvoir lire rapidement un ouvrage de cette importance et de cette valeur; je tenais, d'autre part, à en faire une étude sérieuse avant de vous en parler. Voilà comment je ne vous ai pas donné de meilleure heure signe de vie.

« Je m'empresse de le faire, maintenant que j'ai terminé la lecture de votre remarquable travail. Je vous suis, en ce qui me concerne, très reconnaissant, Mademoiselle, car vous m'avez fait mieux comprendre le comte de Chambrun, vous avez été pour moi un guide excellent pour l'intelligence de ses travaux. Suivant l'heureuse expression des *Basler Nachrichten,* si bien relevée par vous, le comte est doué d'un organe psychique spécial, et ce n'est pas du premier coup qu'il est donné au *vulgum pecus* de saisir toute la profondeur de la pensée exprimée par lui dans cette langue si pure, mais si condensée, dont il a le secret. Quand je le lis, comme quand je revois les ouvrages des plus remarquables de nos philosophes et de nos penseurs, de Pascal entre autres, je suis tout d'abord désorienté, déconcerté, dérouté ; ce n'est que petit à petit que la lumière se fait, en revenant sur le livre, en réfléchissant longuement, en pesant mûrement tous les termes l'un après l'autre. J'en arrive alors à admirer la pensée dont je viens de comprendre le sens caché tout d'abord, et la relire

est pour moi un régal de lettré et de délicat.

« Ce que j'éprouve pour nos grands écrivains philosophes, je commençais à le sentir en lisant les travaux du comte; votre belle œuvre a accéléré ma conversion complète : j'y ai trouvé mon chemin de Damas. Faut-il vous le dire? à côté de choses qui m'avaient immédiatement séduit dans *Nos Historiens* (la conférence elle-même et les belles considérations sur la Révolution et la Réforme), il en est d'autres (la Théorie de l'espace et de la durée surtout) que je n'avais absolument pas comprises. De même, dans *le Philosophe et la Muse*. Aujourd'hui, grâce à vous, Mademoiselle, il en est autrement : si je ne puis me flatter d'arriver encore à une intelligence complète de tous les travaux du comte, si je ne saisis pas bien, entre autres choses, cet état politique entrevu par lui pour l'avenir, la faute en est à moi, et je ne désespère pas d'arriver un jour à une compréhension complète de ce ferme et noble esprit, qu'il est impossible de connaître sans le respecter et l'admirer.

« Me permettrez-vous maintenant, Made-

moiselle, de vous indiquer respectueusement quelques points sur lesquels je me trouve en désaccord avec vous, et de vous en dire les motifs? Vous excuserez, j'espère, ma franchise et ma hardiesse; je ne devrais qu'admirer, et j'ai le tort, la manie de (passez-moi l'expression) chercher partout « la petite bête ». Voilà ce qui ne me permet pas d'être toujours de votre opinion.

« Bien que le comte de Chambrun m'ait reproché un jour de ne pas être bon musicien, laissez-moi vous indiquer un ou deux points sur lesquels je ne puis cacher mon sentiment. Je me trouve d'accord, en pleine harmonie, avec le comte et avec vous sur Bach en particulier; mais je ne puis souscrire au jugement de M. de Chambrun, qui me paraît être le vôtre aussi, sur l'admirable orage de la Symphonie pastorale de Beethoven, — et sur la musique de Wagner dans son ensemble. Les deux choses se touchent, car n'avons-nous pas énormément de musique imitative, descriptive, dans les drames du musicien allemand contemporain? Je ne puis considérer

ces morceaux comme des distractions du génie, pas plus l'orage de Beethoven que certains fragments de la *Damnation de Faust,* que les Murmures de la forêt du *Siegfried,* et bien d'autres encore. — Quant au jugement de M. de Chambrun sur Bayreuth, je me réserve de le combattre un peu plus tard (s'il y a lieu); je ne puis rien dire avant d'avoir pu voir par moi-même, ce que j'espère faire cette année-ci.

« Au sujet de la poésie, je ne vois pas grand-chose à indiquer comme sujet de mésintelligence entre vous, Mademoiselle, et moi. Laissez-moi vous dire cependant que je ne puis voir en Shakespeare (ce que vous seriez peut-être tentée d'accepter) un catholique, et qu'il m'est impossible de me figurer, chez Molière, Arnolphe, affolé, furieux, se précipitant dans la rivière une fois la toile tombée sur le dernier acte de l'*École des femmes.* Pourquoi, me direz-vous? Cela m'entraînerait bien loin, et j'ai hâte d'en venir à ce qui me touche spécialement, à l'histoire.

« En lisant l'étude sur Homère, j'ai rencontré

une opinion (que je ne crois pas la vôtre) sur les lointaines origines du gouvernement parlementaire qui m'a inspiré bien des doutes. Je ne la discute pas et me réserve d'aborder un jour le sujet avec le comte, au cours d'une conversation, après avoir relu l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Permettez-moi, du moins, de protester hautement contre le peu de cas que vous faites, du moins à un certain point de vue, des recherches de l'érudition contemporaine : elles sont plus historiques, croyez-le, que nos vieilles traditions, grâce auxquelles nous avons vu pendant si longtemps les faits sous un jour faux. Remarquez-le bien, elles ne voient pas, en général du moins, qu'un seul côté des choses ; elles en montrent, — ou l'essayent tout au moins, — la complexité, les aspects différents, souvent même contradictoires, et, comme vous, elles étudient chez un même personnage le bien et le mal, les ardeurs généreuses et les passions féroces. A qui, au total, doit-on la connaissance plus vraie, plus exacte des hommes et des choses du moyen âge ? Aux érudits contemporains que vous malmenez un peu, et

qui cependant sont en parfait accord avec vous.

« Permettez-moi de vous dire encore quelques mots sur un point très spécial, et qui ne concerne absolument que vous. Vous parlez (p. 392) d'Innocent III, « l'auguste protecteur d'Ingeburge ». Hélas! Mademoiselle, je le croyais comme vous il y a quatre ou cinq mois, lorsqu'en novembre je parlais au comte du XIIIe siècle : je ne le puis plus aujourd'hui. Laissez-moi vous signaler un travail fort curieux d'un Danois, le Dr Robert Davidsohn, publié l'an dernier à Stuttgard sous ce titre : *Philippe II Auguste von Frankreich und Ingeborg.* L'auteur a entrepris son ouvrage sur le conseil de Léopold Delisle, a fait des recherches longues et minutieuses partout où a été Ingeburge. Voici à quelles conclusions il arrive sur le point spécial qui nous occupe : En arrivant au pouvoir, Innocent III prit, il est vrai, fait et cause pour Ingeburge, au nom de la justice et du sacrement; il alla même jusqu'à jeter l'interdit sur la France. Mais, comme il avait besoin de l'alliance de Philippe-Auguste, vou-

lant le détacher de l'alliance d'Othon de Brunswick et l'entraîner contre les Albigeois, il n'osa plus insister. Lui-même indiqua au roi de France un moyen de faire prononcer le divorce : « Que Philippe allègue que, par suite de sorcellerie, il ne pouvait avoir commerce avec Ingeburge, et le mariage sera annulé ! » Si j'ai l'honneur de traiter un jour avec quelque détail l'histoire de Philippe-Auguste devant le comte, je lui demanderai, Mademoiselle, l'autorisation de vous inviter le jour où j'étudierai l'affaire d'Ingeburge, et je vous produirai les textes à l'appui.

« Veuillez excuser ces quelques objections de détail, Mademoiselle, et ne tenir compte que de ce que j'ai dit au début de cette trop longue lettre. Au total, qu'avez-vous eu le but de faire ? — Vous avez voulu faire comprendre et apprécier le comte de Chambrun, et vous y avez parfaitement réussi. Votre travail est d'un puissant intérêt ; il fait aimer celui qui en est le héros, il fait aimer aussi celle qui, avec une abnégation complète, a dissimulé sa propre personnalité et a dressé un monument au pro-

fond philosophe, au noble penseur qui veut bien m'honorer de son attention et s'intéresser à mes travaux. »

ANNEXE

Le Cte à la Ctesse de Chambrun.

23 juillet 1884.

« BEETHOVEN, SA TROISIÈME MANIÈRE. — LE GOUT. — J'ai sous cette rubrique un assez grand nombre d'idées, et je vais procéder par ordre.

« I. — Lorsque l'on parle en art de plusieurs manières, d'une troisième manière, cela s'applique surtout à Raphaël et à Beethoven. Pour moi, dans les deux cas, je préfère la seconde manière; mais bien des distinctions sont nécessaires.

« La dernière manière de Raphaël, *la Vierge à la chaise* du palais Pitti à Florence, ou encore la *Transfiguration* à Rome, consiste dans un abandon de tous les procédés de

Pérugin, de l'art primordial et naïf. C'est un art équilibré, pondéré, parfait, mais avec un peu moins d'inspiration, de génie intuitif et spontané.

« Au contraire, la dernière manière de Beethoven est une sorte de folie, de délire, avec des intervalles lucides. Ces intervalles sont peut-être ce que le maître a écrit de plus grand, de plus beau ; mais ils éclatent dans le surplus d'œuvres absolument incohérentes et parfois incompréhensibles [1].

« De même dans Shakespeare, où l'on ne distingue d'un bout à l'autre qu'un seul et même génie, il y a, non plus dans le temps, mais dans les œuvres, de grands disparates. Je n'aime point la *Tempête ; Cymbeline* est une œuvre médiocre, et cependant, comme dans Beethoven, c'est dans ces deux œuvres que je rencontre l'admirable Imogène avec ses tortures, son supplice inouï, l'admirable Miranda,

1. Aujourd'hui nous croyons savoir qu'il n'y a pas une note de Beethoven que M. de Chambrun ne comprenne, n'admire ; et il part pour Bayreuth, afin d'achever ses travaux sur la civilisation musicale.

et cette première entrevue avec Ferdinand, sur laquelle il y aurait tant à dire, la première entrevue de l'homme et de la femme.

« Ce certain rapport entre Beethoven et Shakespeare, entre la musique et la poésie, s'explique facilement dans mes théories par ce que j'appelle « les arts du mouvement ».

« Il n'y a rien de semblable avec les arts plastiques. Quels jets, quels éclats, quels élans particuliers peuvent donc se produire dans un tableau, une statue, un monument? Il ne s'en est jamais produit, cela est contraire à la nature même de ces arts plastiques.

« Quant à l'Univers, le plus complexe et le plus puissant de tous les arts, il présente, comme la poésie et la musique, des effets extraordinaires, inattendus; mais, quant à moi, je n'admire point, dans ces cas-là, ce suprême artiste. Les grottes avec leurs stalactites, les éruptions des volcans, les beautés tropicales ou celles du pôle, ne sont point mes beautés, et j'admire surtout la nature comme Raphaël et Beethoven, — si tant est qu'elle aussi ait plusieurs manières, — dans sa se-

conde manière : les Alpes ou les Pyrénées, la baie de Naples, l'île de Délos, les hauteurs du Pentélique.

« II. — J'ai voulu cette année perfectionner mes études; j'ai voulu aussi déférer à une certaine opinion; j'aurai toujours raison de travailler, j'aurai toujours tort de ne point suivre mes voies propres et de déférer à l'opinion.

« J'ai donc étudié, entendu et réentendu les derniers quatuor de Beethoven. Il était temps d'y prendre garde : je compromettais, je perdais le goût.

« C'est une chose difficile et rare que le goût dans toutes les questions d'esthétique. Je le comparerai volontiers à ce qu'est l'honneur pour un homme, la pudeur pour une femme. Le goût fait donc partie des éléments les plus intimes, les plus délicats et souverains de notre nature en présence des œuvres d'art. Il doit être conservé, entretenu, protégé, avec des soins particuliers, avec une attention persévérante, continue, ou bien cette eau pure du rocher se troublera au contact, fût-il soudain et rapide, des sables et du gravier.

« Je reviens à Beethoven. Dans ses dernières œuvres, il y a de tels éclairs de génie, de tels tonnerres de puissance et de force, que, lorsque ensuite j'écoute la cinquième symphonie, je me surprends dans quelque idée permanente et continue.

« Prenons donc grand soin du goût, de cette plante précieuse et rare. Il convient de le protéger, de l'entretenir avec des sollicitudes attentives, un dévouement, une affection non interrompus, prolongés. Il faut lui mesurer « l'ombre et le soleil »: il faut observer avec vigilance l'insecte perfide, la plante parasite, l'herbe mauvaise, dès leurs premières apparitions, leurs premières atteintes. Que l'âme se tienne haute; que, se saisissant elle-même, elle saisisse aussi l'humanité, l'Infini; qu'elle n'entretienne de relations et de commerce qu'avec les vrais génies, les vraies puissances; qu'elle ne se préoccupe jamais des vulgarités, des modes, des préférences et des caprices de la multitude ou de quelques-uns! »

II

29 avril 1889.

« ... Je le lirai (cet ouvrage) avec grand plaisir, non seulement parce que l'homme qui l'a inspiré est digne de la plus grande considération et de la plus profonde sympathie, mais encore parce qu'il rappellera à mon plus reconnaissant souvenir la femme de bien, vouée aux œuvres et aux lettres, qui m'a toujours accueilli avec tant de bienveillance dans son hôtel vraiment princier où se mêle toujours

Dolce color d'oriental zaffiro. »

29 avril 1889.

« ... Depuis que j'étudie les œuvres de M. de Chambrun, je suis frappé de la synthèse qui relie des idées en apparence très diverses... »

30 avril 1889.

« ... Vous avez bien voulu penser que je m'intéresserais aux travaux du comte de Chambrun comme je m'étais intéressé aux œuvres de la comtesse Jeanne, et vous ne vous êtes pas trompée. Ce sont deux esprits élevés qui sortent de la banalité courante et qui méritaient de trouver un interprète les comprenant et les rendant comme vous pouviez le faire... »

30 avril 1889.

« ... Je sais bon gré à M. le comte de Chambrun de m'avoir, j'imagine, désigné à votre gracieuse attention. J'ai lu déjà, éparses dans diverses feuilles et à des dates diverses, plusieurs pages de ses *Méditations* philosophiques et littéraires, et j'avais pris goût aux recherches, tantôt ingénieuses, tantôt profondes, d'un esprit aussi éclairé et étendu que l'est le sien. Votre livre, à premier aperçu, nous en donne la clef et nous est un fil sûr dans la main pour en parcourir les longues voies... »

1er mai 1889.

« ... C'est un pieux sentiment et une affection raisonnée qui vous ont fait écrire le beau livre consacré à la pensée de notre ami. Il l'appelle en souriant son oraison funèbre, tandis que ses idées et son activité cérébrale sont précisément les forces qui le conserveront longtemps encore et retarderont pour lui les éloges posthumes... »

1er mai 1889.

« ... Je suis charmé de pouvoir embrasser l'œuvre du comte de Chambrun, que je ne connaissais encore que partiellement, dans ses grandes lignes, dans sa suite harmonieuse, dans sa frappante unité. Vous dites en excellents termes : Tout voir des sommets les plus élevés, telle est sa méthode dans les lettres, dans les arts, dans l'histoire... »

1er mai 1889.

« ... Je ne puis que vous féliciter d'avoir su si bien vous associer à la pensée d'un écrivain

dont les œuvres sont marquées du cachet de la plus haute philosophie... »

1er mai 1889.

« ... Ce livre m'a procuré une longue soirée du plus haut intérêt. C'est un écrin de pierres rares qui doivent au comte leur taille et leur éclat et à vous une heureuse sertissure... »

1er mai 1889.

« ... Vous avez su vous inspirer si bien des nobles pensées du psychologue de l'hôtel de Condé, que vous êtes véritablement devenue sa collaboratrice. Grâce à votre œuvre de vulgarisation élevée, le monument élégant et fier qui avait jusqu'ici été réservé à une élite pourra être contemplé par la foule... »

2 mai 1889.

« ... Je trouve un grand charme à les lire (les études) et à vivre ainsi avec cet esprit si distingué et si élevé... »

2 mai 1889.

« ... Je ne saurais trop vous remercier d'avoir bien voulu m'adresser cette belle étude sur la vie politique et littéraire de M. le comte de Chambrun, toute remplie de pensées grandes et élevées. Parler d'une si belle vie et des grands travaux qui ont occupé toute l'existence de M. le comte de Chambrun est en même temps une bonne action... »

2 mai 1889.

« ... Non seulement j'ai retrouvé toute la pensée concise et originale du philosophe, mais j'ai admiré le talent avec lequel vous présentez au public lettré et amateur des belles choses de l'esprit et de l'art une conception du monde et de l'humanité qui jusqu'ici ne pouvait être entièrement appréciée que par ceux qui, approchant du maître, l'avaient suivi avec l'intérêt du cœur dans la marche de ses idées. En augmentant l'élite qui pourra ainsi accompagner M. de Chambrun dans cette marche vers

l'idéal, vous avez mérité les remerciements sincères de tous les amis du Beau et du Bien, parmi lesquels je me range sans modestie aucune... »

2 mai 1889.

«... Je m'empresse de vous remercier de l'envoi que vous m'avez fait d'un beau et bon livre. Il a une inspiration vraiment réconfortante. Je serai tout disposé à en faire, s'il vous convient, le dépôt et l'hommage à l'Académie des sciences morales et politiques, qui ne pourra manquer d'apprécier, avec tous les mérites qui le recommandent, ceux que vous vous entendez si bien à faire valoir... »

3 mai 1889.

«... L'Académie m'a donc chargé de vous transmettre ses remercîments, et je me permets d'y joindre les miens pour un livre où je retrouve si bien l'empreinte de mon noble et très honoré ancien collègue... »

6 mai 1889.

«... Je lirai le livre avec d'autant plus d'intérêt qu'il doit me faire souvenir des lectures faites autrefois avec M. de Chambrun. Il me rappellera aussi les bons moments passés dans le commerce du comte, toujours affable et intéressant, grâce à une multiplicité de connaissances qui surprend et charme... »

11 mai 1889.

« ... A ma dernière visite chez M. de Chambrun, j'admirais encore sa puissance de travail et la merveilleuse fécondité de son imagination : on les retrouve tout entières dans l'analyse, trop courte hélas ! que vous nous avez donnée de ses ouvrages. Après les avoir lus, on se sent plus fort, on a les idées plus larges, et la pensée, souvent indécise et flottante, se trouve fixée dans la forme définitive du Beau et du Vrai... »

14 mai 1889.

« ... Ce qu'il y a de vraiment remarquable dans l'œuvre de M. de Chambrun (et ce que

vous avez su mettre en lumière avec la belle couleur de votre style), c'est le caractère synthétique avec lequel il envisage les problèmes les plus divers et la manière hardie dont il appelle à l'aide, pour les résoudre, des arguments empruntés à toutes les branches des connaissances humaines. Voilà la vraie philosophie... »

15 mai 1889.

« ... J'y retrouve cet univers d'idées, d'appréciations, de jugements formulés avec l'éloquence de la précision par notre éminent ami le comte de Chambrun. Ce beau livre, qui le fera connaître davantage au grand public, évoque pour ses amis les entretiens les plus captivants ; c'est un « portrait de l'âme » avec son auréole de goût et de haute et sereine philosophie. Il fera beaucoup penser : souhaitons aussi qu'il détermine, chez ses lecteurs, une noble émulation vers le Beau et le Bien, privilège des œuvres vraiment fécondes... »

17 mai 1889.

« ... M. de Chambrun est mon compagnon d'études, et je suis un des rares survivants du petit groupe d'étudiants à la tête desquels ses succès et sa grande valeur l'avaient placé. C'est assez vous dire combien m'est précieux le travail dans lequel vous avez condensé et classé les œuvres de mon vieil ami, en en dégageant si bien la synthèse... »

25 mai 1889.

« ... Je vous sais à tous les deux un gré infini, à vous de m'avoir fait connaître un si noble esprit, à lui de nous conduire sur ces hauteurs sereines où le cœur se dilate en respirant un air si pur... »

27 mai 1889.

« ... Je lis avec un sentiment de sympathique admiration ces pages tout ardentes d'une foi qui se communique et qui échauffe

l'âme. Puissent ces nobles effusions du plus pur spiritualisme chrétien se répandre comme un courant, et opposer une digue à la marée montante du matérialisme scientifique ! Il est grand temps... »

27 mai 1889.

« ... J'ai l'honneur de connaître depuis longtemps M. de Chambrun ; notre liaison remonte à quarante ans, et nul n'apprécie plus haut que moi les excellentes qualités de son cœur et les facultés éminentes de son esprit. Je suis donc heureux qu'un écrivain de votre mérite ait assumé la tâche de faire connaître au public un penseur qui a eu le tort de se dérober jusqu'ici, lorsqu'il pouvait répandre la lumière autour de lui... »

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Qui oserait s'en charger après tant de témoignages, de louanges et de critiques ; après tant de paroles humaines, sujettes à flottements et à controverses, après tant d'ondoyances et de diversités ?

Demandons-la donc sagement à M. de Chambrun lui-même, qui seul pourra nous donner le dernier mot de sa pensée avec une certitude que n'atteindront jamais les plus hardies ni même les plus heureuses des conjectures.

« Dans les *Strophes* et les *Antistrophes*, —

écrivait-il au cours d'une de ses plus récentes confidences, — j'ai étudié, recherché, poursuivi, compris, retenu, dans le perpétuel devenir de la nature et de l'humanité, de la science et de l'histoire, le maximum. Alors, je passe du dehors au dedans, saisissant mon âme créée, imparfaite, finie, et l'âme créatrice, parfaite, infinie ; je la reconnais triple et une ; elle est le Beau, le Vrai, le Bien. Ce Bien, je le définis, la charité, la dation, le sacrifice ; c'est le sommet de mon œuvre, de ma construction, de ma pyramide, de mon épode : Το Εν... »

Et, précisant sa pensée dans l'abandon sans réserves d'une lettre intime, il annonce ainsi la conclusion de son œuvre philosophique, la pose de la clef de voûte de « sa construction » :

« N'ayant guère dormi cette nuit, j'ai eu la vision très claire et très nette d'un nouvel ouvrage, sans doute le dernier : *Strophes et Antistrophes : mon Épode.....*

« C'est que dans mon infatigable, dans mon universel et éternel labeur, j'embrasse, je rap-

proche et je concilie les contradictoires, les antinomies : de là ma conception de cette nuit. Je prendrai tout simplement la planète Terre et l'humanité qui l'habite depuis leurs origines jusqu'à leur consommation. Et, sous les longues et incessantes transformations, évolutions, métamorphoses, je démontrerai l'unité : Το Εν. »



TABLE

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 24486.


DON


a39003 000467133b

